

Jean de La Fontaine

Contes et nouvelles

Tome IV

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Contes et nouvelles

Tome IV

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE' and 'BUSINESS', and program titles such as 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE' and 'LANGUE FRANÇAISE'. Three speech bubbles are overlaid on the top, containing the text 'Apprenez et enseignez le français avec TV5MONDE'.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Jean de La Fontaine

Contes
et nouvelles

Tome IV

Quatrième partie (1674)

I

Comment l'esprit vient aux filles

Nous ne connaissons pas la source de cette historiette. La Fontaine a bien pu la tirer de son propre fonds, sinon de ces vieux récits satiriques, dirigés contre les prêtres et les moines, où ceux-ci sont représentés comme non moins capables de déniaiser que de confesser filles. Elle a une affinité évidente avec *les Cordeliers de Catalogne*, *l'Ermite*, *le Diable en enfer*, *la Jument du compère Pierre*. C'est toujours en somme la même histoire : des religieux ou des curés, cherchant à abuser de l'innocence ou de la crédulité de jeunes femmes. Dans ce conte-ci, d'ailleurs, la part de l'invention est presque nulle ; il ne vaut que par les détails.

Notre poète s'est peut-être souvenu pourtant du passage suivant du *Moyen de parvenir* (chapitre LXXVIII), où un garçon « baille » de l'« esprit » à une fille, plaisanterie du reste très courante : « ... L'engin et l'esprit sont tout ung, ainsi que le practiqua la chambriere d'une veufue. Je vous assure que ceste garse estoit iolie, mais ung peu follette ; sur quoy sa maistresse luy disoit tousiours qu'elle n'auoit point d'esprit. Or est il qu'il y auoit ung iambon à la cheminée, et ceste fille, le voyant là si long tems, s'en ennuyoit ; elle demanda à Madame si elle le mestroit cuyre : « Non, dit-elle ; c'est pour « Pasques, » Ceste fille en fit le conte à quelques aultres de ses compaignes, qui s'en gaussoient en son absence. Mais le clerc du notaire Bardé ne fut point si sot qu'il n'y prist garde pour esprouer le sens de la fillette. Ung jour que la bonne femme estoit allée à sa maistairie, et qu'elle auoit laissé Mauricette toute seule, il vint heurter, et demanda Madame. Mauricette dit qu'elle n'y estoit pas. « I'en suis bien marry, pour ce que ie suis Pasques, qui estois « venu querir le iambon qu'elle m'a promis. » Il

passa ; et la chambriere le laissa paisiblement entier et prendre le iambon. Luy, qui la voyoit si nicette et belle, pensoit à meilleure aduerture : « Il faut, dit-il, que ie voye si c'est icy mon iambon. Si ce l'est, « i'ay ung esprit qui me le dira. » Il tira son chouart vif et glorieux. Quand la fille le vit : « Qu'est-ce que cela ? – C'est mon « esprit. – Le vous prie, donnez-m'en un peu : ma maistresse ne me fait que tancer, et dire que ie n'ay point d'esprit. » Il la prit, et luy en distribua autant qu'à luy plut, dont elle se trouua passablement bien ; aussi en estoit-elle toute resiouie... Quand sa maistresse fut venue, elle luy conta comme Pasques estoit venu querir le iambon : Et en da, Madame, vous ne me reproucherez plus que ie n'ay point d'esprit, Pasques m'en a baillé à bon escient. »

Nous citerons aussi le conte X des *Heures perdues d'un cavalier françois*, et l'Enseignement complet » : « Un père, désirant que sa fille fût instruite aux moyens d'entretenir les honnêtes gens, pria un de ses amis faire cet office, qui l'exécuta et la rendit savante en peu de temps » ; et une lettre de Mme de Sévigné, où il est fait allusion au conte de la Fontaine, et qui même, détail assez piquant, paraît être inspirée par lui ; cette lettre en est, pour ainsi dire, le canevas, mais très décemment enveloppé, très agréablement voilé. Elle est datée de Nantes, du 20 mai 1680, et adressée à Mme de Grignan (tome VI, p. 409-411) : « ... Nous allons demain à la Silleraye... ; je n'y coucherai point ; j'y mène une jolie fille qui me plaît : c'est une Agnès, au moins à ce que je pensois, et j'ai trouvé tout d'un coup qu'elle a bien de l'esprit, et une envie si immodérée d'apprendre ce qui peut servir à être une honnête personne, éclairée, et moins sottte qu'on ne l'est en province, qu'elle m'en a touché le cœur : sa mère est une dévotte ridicule. Cette fille a fait de son confesseur tout l'usage qu'on en peut faire ; c'est un jésuite qui a bien de l'esprit : elle l'a prié d'avoir pitié d'elle, de sorte qu'il lui apprend un peu de tout ; et son esprit est tellement débrouillé qu'elle n'est ignorante sur rien. Tout cela est caché sous un beau visage fort régulier, sous une modestie extrême, sous une timidité aimable, sous une jeunesse de dix-sept ans. Il y aurait bien des gens qui s'offriroient à lui donner de l'esprit

comme dans la Fontaine ; mais elle paraît n'en vouloir point de celui-là. Le temps lui pourra faire changer d'avis... Je me divertis à la dévider. »

Rapprochons *la Chercheuse d'esprit*, par Favart, opéra-comique en un acte, en prose, représenté pour la première fois sur le théâtre de la foire Saint-Germain le 20 février 1741, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome I, p. 235, et dans *l'Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, tome I, p. 375 (de la pièce de Favart, Gardel a tiré un ballet pour l'Opéra, 1778) ; et *Comment l'esprit vient aux garçons*, vaudeville en un acte, par MM. Albert Monnier et Édouard Martin, donné aux Variétés en 1851.

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin et ne sert de deux clous.

Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez, comme aussi faisons-nous ;
Il divertit et la laide et la belle ;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux,
Car on y voit assez clair sans chandelle.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux :
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle,

De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage :
Il fait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,

Lise n'étoit qu'un misérable oison ;
Coudre et filer, c'étoit son exercice,

Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée ;
Lise songe oit autant que sa poupée.

Cent fois le jour sa mère lui disoit :
« Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse ! »
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit ; à la fin l'on lui dit :
« Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision. »
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignoit que ce ne fut dommage
De détourner ainsi tel personnage.
« Me voudroit-il faire de tels présents,
À moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? » disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas :
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.

« Mon Révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit ;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme :
À gros achat mon trésor ne suffit.
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage ;
Et cependant prenez ceci pour gage.
À ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : « Tout beau !
Nous pourvions à ce qui vous amène,

Sans exiger nul salaire de vous ;
Il est marchande et marchande, entre nous :

À l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend :
Tous sont au chœur ; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion. »

Elle le suit ; ils Vont à sa cellule.
Mon Révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrete recule
Un peu la tête ; et l'innocente dit :
« Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
– Et vraiment oui », repart Sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le teton.
« Encore ainsi ? – Vraiment oui ; comment donc
La belle prend le tout en patience.

Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bon aventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau-père étoit grande,
« Eh bien ! dit-il que vous semble du jeu ?
– À nous venir l'esprit tarde bien peu »,
Reprit la belle. Et puis elle demande :
« Mais s'il s'en va ? – S'il s'en va, nous verrons ;
D'autres secrets se mettent en usage.
– N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons.
– Soit fait, dit-il, nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise. »

Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le pater : il aimoit cette danse
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer ! Quoi ? déjà Lise songe !
Elle fait plus : elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderait,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien

Lise revoit ; Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne revoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout :
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau-père,
Et les encore, enfin tout le phébé.

« Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l'esprit vous fut donné. »

Anne reprit : « Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.

– Mon frère Alain ? Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frère ! ah ! je suis bien surprise :
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?

– Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en sais guère :

Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.

Ne me crois-tu ? sache-le de ta mère
Elle est experte au fait dont il s'agit ;

Si tu ne veux, demande au voisinage ;
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :
« Vivent les sots pour donner de l'esprit ! »
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.

Vous voyez donc que je disois fort bien
Quand je disois que ce jeu-là rend sage.

II L'abbesse

Ce conte est emprunté à la XXI^e des *Cent Nouvelles nouvelles*, intitulée *l'Abbesse guerrie* dans l'édition de 1486 : « D'une Abbesse qui fut malade par faute de faire cela que vous sçaeuz, ce qu'elle ne vouloit faire, doubtant de ses nonnains estre reprochée ; et toutes luy accordèrent de faire comme elle ; et ainsy s'en firent toutes donner largement. » Ce n'est qu'après une longue discussion entre l'abbesse et les sœurs, et un « consistoire », qui suit, des bonnes religieuses, que l'abbesse finit par obéir à l'ordonnance de la Faculté, lorsque la prieure lui a adressé ce petit discours : « ... Afin que vous l'entendez que nous vous aimons de bonne et loyale amour, nous sommes contentes et auons conclu et meurement délibéré, toutes ensemble generalmente, que, s'il vous plaist, en sauuant vostre vie et nous, auoir compaignie secretement d'aucun homme de bien, nous pareillement le ferons comme vous, afin que vous n'ayez pensée ne ymagination qu'en temps aduenir vous en sourdist reproche de nulle de nous. N'est-ce pas ainsi, « mes seurs ? » dit-elle. « Oy, oy », dirent-elles treztoutes de bon cueur. » Madame l'abbesse se laisse persuader pour l'amour de ses sœurs. « Adonc furent mandez moynes, prebstres et clercs, qui trouuerent bien à besoigner ; et le firent si trez bien que Madame l'abbesse fut en peu d'heure rapaisée : dont son conuent fut trez joyeux, qui par honneur faisoit ce que par honte oncques puis ne laissa. »

Comparez Malespini, *Ducento novelle*, nouvelle LXXIX (tome I, p. 134-135) ; et la III^e serée du livre I de Bouchet, où il est question, non de sœurs, mais d'une « grand dame » et de ses « damoiselles » de compagnie.

Voyez aussi Poge (édition de 1798, tome I, p. 118), *Priapi vis*, qui toutefois a plus de rapport avec les XX^e et XC^e des *Cent*

Nouvelles nouvelles qu'avec la XXI^e citée plus haut, *ibidem*, tome II, p. 120, un renvoi aux « Conti da ridere » ; *d'Una di fresco maritata* ; et, dans *les Heures perdues d'un cavalier français*, le conte VIII, *le Vœu des religieuses* : « De quelle sorte toute une compagnie de religieuses se releva du vœu qu'elles disoient avoir fait pour obéir à leurs parents. »

L'histoire des moutons de Panurge ou, pour mieux dire, des moutons de Dindenaut, est tirée de Rabelais, qui en a fait le sujet des chapitres VI, VII, et VIII de son quart livre (tome II, p. 289-298) : « Comment le débat (*du Ve chapitre*) apaisé, Panurge marchande avecques Dindenaut ung de ses moutons. – Continuation du marché entre Panurge et Dindenaut. – Comment Panurge feist en mer noyer le marchand et les moutons. » On voit qu'en versifiant cette histoire, la Fontaine l'a beaucoup abrégée. Il y avait déjà fait très brièvement allusion dans le vers g de *l'Ours et les deux Compagnons* (livre V, fable XX) :

Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur Ours ;

et dans la comédie de *Clymène*, vers 344-347 :

C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs : on diroit des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iroient sur ses pas jeter dans la rivière.

Rapprochez l'épître à l'évêque de Soissons (*Huet*), vers 21-22.

Rabelais avait lui-même pris cet épisode dans l'*Histoire maccaronique de Merlin Coccaie*, par Théophile Folengo (fol 123 et suivants de l'édition de Venise, 1521, in-12) :

Interea veniunt cifilantes sæpe Tesini, etc.,

où est raconté l'expédient de Cingar pour se débarrasser des moutons et des marchands qui encombrent le navire. Nous donnons à l'*Appendice* la traduction du curieux récit de Folengo.

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici ?
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse

En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens. Bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes :
Qu'il en passe une, il en passera cent ;
Tant sur les gens est l'exemple puissant !
Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille

À ses périls le passage sonder :
On est longtemps à s'entre-regarder ;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste suit et fait ce qu'il voit faire.
Qu'un seul mouton se jette en la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord ; tous se noieront à tas.

Maître François en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas Si, sursoyant ma
principale histoire,
Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle consulter ;
Il navigeoit ayant dans la cervelle
Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe, et médaille l'appelle
De vrai cocu. Dindenaut dans sa nef
Menoit moutons. « Vendez-m'en un », dit l'autre.
« Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef
D'assez priser ni vendre telle aumaille ? »

Panurge dit : « Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent. »

Un fut vendu : Panurge incontinent
Le jette en mer, et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne.
Adieu mon homme : il va boire au godet.

Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très grande.
Et ne me suis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande ;
Car notre histoire est d'ouailles encor.
Une passa, puis une autre, et puis une,
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.

Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême :
Bonne d'ailleurs, et gente, à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,

Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberoit
Eu fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
À moins que de... (l'à moins est bien étrange),
À moins enfin qu'elle n'ait à souhait

Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.

« Jésus ! reprit toute scandalisée
Madame abbessse : eh ! que dites-vous là ?
Fi ! – Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important ;

Autre que bon n'est ici suffisant.
Et, si bon n'est, deux en prenez, Madame. »
Ce fut bien pis : non pas que dans son âme
Ce bon ne fût par elle souhaité ;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose !
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : « Madame, croyez-les ;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets ;
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaie ?
– Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbessse : or ça, par votre Dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
– Oui dea, Madame ; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là

Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançât. » Mille remerciements
À sœur Agnès donnés par son abbessse,
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu :

Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ? »
Cet avis fut approuvé de chacune ;
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète.
Le billet trotte ; on fait venir des gens

De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés. L'escadron, dût l'histoire,

Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le desir de faire que Madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
Tel recipé, possible, à contrecœur.

De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;
Une troisième entre dans la carrière ;

Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière
Qui feroit voir son zèle et sa ferveur
À mère abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut, dont tantôt nous parlions,
S'alloient jeter chez la gent porte-écaille.
Que dirai plus ? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Œillet, aurore, et si quelque autre chose

De plus riant se peut imaginer.

Ô doux remède ! ô remède à donner !
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

III

Les Troqueurs

Ce conte, avant d'être inséré dans l'édition de 1674, avait paru d'abord séparément, sans mention de lieu, de date, d'imprimeur, ni de libraire : *les Troqueurs*, conte par M. D.L.F. ; huit pages petit in-4° imprimées en caractères italiques. Nous suivons le texte de cette première édition.

Walckenaer prétend que la Fontaine n'a fait que versifier, comme du reste le poète le dit lui-même (vers 149), un fait arrivé depuis peu. « Nous avons vu, ajoute-t-il, dans les archives du Palais de justice, l'original d'un arrêt du Parlement, rendu dans cette cause ou dans une cause semblable. » Nous regrettons que Walckenaer n'ait pas copié des extraits de cet arrêt dont nous n'avons pu trouver trace : ils eussent été curieux à citer ici. Nous nous souvenons nous-même avoir lu autrefois, en Angleterre, le compte rendu d'une pareille affaire. Il est vrai que dans ce pays, il n'y a pas beaucoup plus d'un demi-siècle, les maris conduisaient leurs femmes au marché, la corde au cou, quand ils en étaient las. Semblables trocs du reste, en toutes contrées, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire et ne se dénouent pas d'ordinaire devant les tribunaux. Échange ou vente, passagers ou définitifs, nous ne disons pas seulement de femmes, mais d'épouses, de légitimes épouses, il ne serait pas difficile, si l'on cherchait bien, et sans aller jusque chez les sauvages ou dans l'extrême Orient, où communément elles servent aussi d'enjeu, d'en recueillir maint exemple dans les temps anciens et modernes.

Comparez dans le *Formulaire fort recreatifs* déjà cité, par Bredin le Cocu, l'article intitulé *Eschange*, fol. 35 v^o 38 Ve ; et dans le tome III du *Recueil des farces, moralités, etc.*, publié par le Roux de Lincy et Francisque Michel (Paris, 1837, in-8°), le n^o 59 : c'est un dialogue à quatre personnages, intitulé *le Trocheur* ;

mais il s'agit là d'un troqueur de maris, aux bons offices duquel ont recours trois femmes qui veulent en changer.

Nous connaissons trois pièces tirées de ce conte : *les Troqueurs*, intermède en un acte, donné à la Foire Saint-Laurent le 30 juillet 1753, paroles de Vadé, musique d'Antoine d'Auvergne, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome III, p. 338, et dans l'*Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, tome II, p. 30 ; *les Troqueurs dupés*, opéra-comique représenté le 6 mars 1760, paroles de Sedaine, musique de Pierre Sodi ; et *le Troqueur*, paroles d'Armand et Achille Dartois (ce n'est, il est vrai, que le livret, retouché, de Vadé), musique d'Hérold, joué à Feydeau le 18 février 1819.

Le conte des *Troqueurs* se trouve dans les manuscrits Trallage, à la Bibliothèque de l' Arsenal (n° 6 541 fol 179-182), avec quelques variantes.

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Tel bref en bref, après bon examen,
Nous envoyer feroit grand bien en France.

Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle, et d'assez bon aloi
Pour telles gens qui n'y raffinent guère ;
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire

Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps

Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre pasteur a bien troqué de cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non ; car messire Grégoire

Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire :
« Mes brebis sont ma femme. » Cependant
Il a changé : changeons aussi, compère.
– Très volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle : or ça, sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour ? – Mon mulet ? et parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne,
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrais me demander mon âne

Tant seulement : troc pour troc, touche là. »
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit : « Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.

Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre ; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. »
L'expédient ne fut goûté de tous.

Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre :
« Tiennette n'a ni suros ni malandre »,
Dit le second. « Jeanne, dit le premier,

A le corps net comme un petit denier ;

Ma foi, c'est bême. – Et Tiennette est ambroise,
Dit son époux ; telle je la maintiens. »

L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ? »

L'autre manant jura : « Par la vertu,

Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.

À toi, compère. « Et de prendre la tasse,
Et de trinquer. « Allons, sire Oudinet,
À Jeaune ; tope. Puis à Tiennette ; masse. »

Somme qu'enfin la soute du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer ? Par Jeanne et par Tiennette :
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrète ;

Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit : je n'en assure,
Et n'y étois ; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise :
Rien ne se perd entre les gens d'Église.

Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans le village à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu

Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis :
« Bon fait troquer, commère ; à ton avis,
Si nous troquions de valet ? que t'en semble ? »
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet ;
Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent :
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute ;

Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il ? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette.
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,

En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Belle demande ! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achète :
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,

Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire à même four :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère ; il ne s'y servit plat
Où maître Amour, cuisinier délicat,
Et plus savant que n'est maître Hyménée,
N'eût mis la main Tiennette retournée,

Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : « Gille a quelque secret ;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand :
Dédisons-nous ; usons du privilège. »
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siège

Épiscopal, et vendique le cas.
Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire :
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Étienne !
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil : car s'il prit à ce jeu

Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui ; le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille,
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût,

Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
À des manants. Ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient,
Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine

Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants,
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Auroit-on pris des croquants pour troquants
En fait de femme ? Il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.

Or n'est l'affaire allée en cour de Rome ;

Trop bien est-elle au sénat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme,
En plein bureau. Dieu gard sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme,
Qui fasse aller la chose du bonnet.

IV

Le cas de conscience

On peut rappeler à propos de ce conte l'histoire racontée par Plutarque dans sa *Vie de Démétrius* (tome II, p. 669, de la traduction d'Amyot) :

« Il y eut en Ægypte ung ieune homme qui deuint amoureux d'une courtisane nommée Thonis : mais elle luy demandoit si grand argent pour coucher avec luy que le ieune homme ne le pouuoit fournir ; à la fin ce ieune amoureux, de la grande affection et desir qu'il en auoit, songea une nuict qu'il estoit couché auprez d'elle, et qu'il en prenoit son plaisir, tellement que pour l'apprehension et satisfaction du plaisir qu'il eut en dormant, son enuie et son desir luy en passa quand il fut esueillé. Cela sceu, la courtisane le fit adiourner et conuenir en iugement, pour auoir son salaire de la volupté qu'il auoit eue par imagination. Ce qu'ayant entendu, Bocchoris commanda au ieune homme qu'il apportast en iugement, à la premiere assignation, dedans quelque vase, autant d'argent bien compté comme elle luy en auoit demandé pour coucher avec luy, et puis le luy fit remuer de la main çà et là deuant la courtisane, à fin qu'elle en eust seulement l'ombre et la veue : pour autant, disoit il, que l'imagination et l'opinion n'est que l'ombre de la vérité. »

Un semblable récit est chez Brantôme (tome IX, p. 235) : « ... Comme fit cest amoureux de Lamia (*lisez* Thonis), qui, ayant esté trop excessiuelement rançonné d'elle pour jouir de son amour, n'y put ou n'y voulut entendre, et, pour ce, s'aduisa, songeant en elle, se corrompre, se polluer, et passer son enuie en son imagination : ce qu'elle ayant sceu, le fit conuenir deuant le iuge qu'il eust à l'en satisfaire et la payer ; lequel ordonna qu'au son et tintement de l'argent qu'il luy monstreroit elle

seroit payée, et en passeroit ainsi son enuie, de mes me que l'aultre, par songe et imagination, auoit passé la sienne. »

Comparez aussi Élien, *Histoires diverses* (livre XII, chapitre LXIII), de *Archedice scorto* ; la IX^e nouvelle des *Cento nouvelle antike*, qui a pour titre : *Qui si ditermina una quistione e sentenza che fu data in Alessandria* ; la XXVIII^e du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* de Nicolas de Troyes : « De la vengeance que print ung sergent de son curé qui pretendoit que l'intention estoit reputée pour le faict, et l'auoit fait iusner pour auoir eu seulement l'enuie de coucher avec une belle ieune femme » ; Bandello, *Novelle*, partie IV, nouvelle II : *Uno corteggiano va a confessarsi, e dice cite havuto volonta di ancidere uno huomo benche nessuno non sia seguito. Il buono frate, che era ignorante, nol vuole assolvere, dicendo che voluntas pro facto reputatur, e che bisogna havere l'autorita del vescovo di Ferrara, su questo una baffa che al frate è fatta* ; Rabelais, le tiers livre, chapitre XXXVII, Democritus ridens, *Odore pastus sono solvit* (Amsterdam, 1655, in-12), p. 143, Noël du Fail, *Contes et discours d'Eutrapel*, p. 443, etc. (c'est l'histoire si connue du rôtiisseur et du pauvre : « Payez moi, disoit le rostisseur au gueux qui mettoit son pain sur la fumée du rost. – Oui vrayment, repond il, faisant tinter et sonner ung douzain ; c'est du vent que i'ay prins duquel mesme je vous en paye ») ; B. des Périers, nouvelle XXXV : « du curé de Brou et de la carpe qu'il accepta pour son disner » ; *l'Élite des contes du sieur d'Ouville*, nouvelle IV : « d'une Carpe eschappée » ; les *Œuvres* de l'abbé Vergier, épître VII (tome I, p. 47) ; etc., etc.

Citons en outre le vieux poète anglais Walter Map (dans la *Germania*, de Pfeiffer, tome V, p. 53) ; Hans Sachs (V, III), *der Schultheis mit dem Karpffen* ; Burkhard Waldis (IV, XIV), *vont Schultheis und seinen Pfarrherrn* ; les recueils intitulés : *Eulenspiegel*, Strasbourg, 1519, in-4°, conte 80, *Schimpf und Ernst*, Strasbourg, 1552, in-fol., conte 48 ; etc. ; et même, si l'on veut, et pour remonter bien haut, le *Pantschatantra* (voyage de Paramarta, p. 270-276 de la version de Dubois), où sont racontées l'histoire du malade couché à l'ombre du bœuf, ombre pour laquelle le conducteur du bœuf demande un salaire ;

et aussi celle du cuisinier qui réclame le prix de la fumée de son ragoût de mouton, fumée dont un voyageur avait assaisonné son riz ; et voici la décision des arbitres : « Pour avoir monté sur le bœuf, il faut payer avec de bon argent. Pour s'être reposé à l'ombre du bœuf, il faut payer avec l'ombre de l'argent. – Ceux qui ont mangé le ragoût de mouton doivent payer avec de bon argent. Celui qui a avalé la fumée qui s'exhalait du ragoût de mouton doit payer avec l'odeur (*sic*) de l'argent. »

Rapprochons enfin, dans le recueil persan qui a pour titre *Bahar-Danush*, l'aventure de ce jeune homme qui, pour avoir embrassé l'image d'une jeune fille reflétée dans un miroir, voit son ombre à lui chassée à coups de fouet (Benfey, *Pantscliatantra*, tome I, p. 127).

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement ;
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergère,

Et déesse bien souvent.
Horace n'y fais oit faute :
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie ;
C'étoit la nymphe Égérie ;
C'étoit tout ce qu'on vouloit.

Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : « Te voilà ; nomme. »
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du Roi.
De ce privilège insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,

Je pourrois user aussi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,

Et, pour messire Thomas,
Le grand druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende ?
Non ; mais, tout considéré.
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon.

Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu ; la fillette étoit drue,
Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés ;
Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient
Comme eût fait une jalousie ;
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie :
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits

Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer ;
L'Amour huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gêner.
Anne avoit bonne conscience ;
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le désir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance ;
À la fin ne comprenant pas

Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, et, très fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
Puis force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y seroit encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
À propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là :
Il comptait pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne a voit gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne, la scrupuleuse,
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler

Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas :
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait ; et, comme l'on peut croire,

En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstanciel le tout fort amplement,

Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
« Être dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très grand péché ;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché. »

Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée :
Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les curés, en tousses cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,

Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé, messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire ; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : « Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires. »

C'étoit jour de Calende, et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. « Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent :

Ma servante est un peu nouvelle. »
Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte.
Aucuns des vins sont approuvés ;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.

Santés, Dieu sait combien ! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potage, menus mets, et même jusqu'au fruit,

Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin : Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné ? qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela
À madame Anne le jour même,
L'appela cent fois sottte, et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain :
« Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs, sont-ce
canailles ? » Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé :
« Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé. »

V

Le diable de Papefiguière

Cette nouvelle est empruntée à Rabelais, chapitres XLV-XLVII du quart livre : nous donnons ci-dessous de nombreux extraits de ces chapitres.

Elle est également dans les Contes des frères Grimm (*Kinder und Hausmärchen*), déjà cités, anecdotes, fables, traditions, ballades, recueillies dans leurs courses en Allemagne, et, à vrai dire, surtout dans les livres, sous ce titre : *der Bauer und der Teufel*, « le Paysan et le Diable » (n° 189). C'est en réalité une très vieille légende, ce qu'on appelle un conte de bonnes femmes. Chez les frères Grimm, le diable promet au manant un trésor si, pendant deux années, il consent à partager sa récolte avec lui, la première année, en lui laissant tout ce qui sera au-dessus du sol ; le madré paysan sème tout son champ de raves, et le diable ne récolte que des feuilles ; la seconde année, en lui abandonnant tout ce qui se trouvera au-dessous : le rustre sème du froment, et, le temps de la moisson venu, le diable n'a pour lot que des racines ; confus, désespéré, il va se cacher au fond d'un abîme.

On sait qu'il est victime de mystifications, d'affronts, analogues dans beaucoup d'anciennes histoires, comme celles de « l'ange Raphaël qui court après lui, et le cloue à un rocher dans la Haute-Égypte où il est encore », de « Jésus-Christ qui l'envoie dans deux mille cochons », de « l'ange Gabriel qui le met dans un sac, après l'avoir coupé en vingt morceaux », de « saint Dunstan qui le prend par le nez », de « sainte Marguerite qui, changée par lui en dragon, le transperce et le foule sous ses pieds », de « saint Michel et son champ », de « saint Dominique et sa chandelle », de « saint Théodore qui le fait entrer dans le corps d'une fille de joie », de « la besace remplie d'âmes qui lui sont volées successivement, ou qu'il perd au jeu », du

« chevalier qui lui vend sa femme, en échange d'un monceau d'or, mais la Vierge la remplace, et rosse Satan à tour de bras » ; comme celles aussi du « pont du diable », de « la cathédrale de Cologne », du « dôme d'Aix-la-Chapelle », de mainte autre église, et de maint vieux château, commencés sur des plans qu'on lui dérobe ; etc., etc.

L'exemple XLIII du *Comte Lucanor* par l'infant don Juan Manuel : « De ce qui advint au Bien avec le Mal et à un sage avec un fou » (p. 410-416 de la version de 1854), a quelque similitude, la première partie du moins, avec le récit de Rabelais. Après avoir élevé des brebis, dont le Mal accapare la laine et le lait, et des porcs dont il confisque les petits, laissant au Bien le lait et les soies, le Bien et le Mal se décident à cultiver des légumes ; ils sèment des navets, et, quand le temps de la récolte est venu, le Mal s'attribue ce qui est sous terre, laissant au Bien les feuilles. Puis ils plantent des choux, et c'est tout le contraire. Enfin ils se partagent une esclave : le Mal prend ce qui est au-dessous de la ceinture et abandonne au Bien ce qui est au-dessus. L'esclave a un enfant. Comment l'allaiter si le Bien n'y consent ? Celui-ci finit par se laisser attendrir, à condition que le père, c'est-à-dire le Mal, tenant son enfant dans ses bras, ira par la ville, criant à haute voix : « Sachez, sachez, tous, amis, que le Bien a vaincu le Mal ! » On peut lire la même histoire, abrégée, dans *les Vieux auteurs castillans* de M. de Puymaigre, tome II, p. 50-51, sous ce titre : « Le Bien triomphe toujours du Mal ; il ne faut pas supporter le méchant. »

Entre don Juan Manuel et Rabelais, imité par la Fontaine, il n'y a, comme on le voit, de rapport que pour quelques détails. Le fond, et surtout le ton, la manière, sont très différents.

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux :
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux ;
Nous n'en avons ici que la copie,

Et, par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.

Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince ;
Le long dormir est exclus de ce lieu.

Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
À vos regards ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
« Cettui me semble, à le voir, papimane. »
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier : Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois

Firent la figue au portrait du saint-père.
Punis en sont, rien chez eux ne prospère ;
Ainsi nous l'a conté maître François.

L'île fiat lors donnée en apanage
À Lucifer ; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.

Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant, rusé, des plus trompeurs,
Verser un champ dans l'île dessus dite.

Bien paroisoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit et faisoit son labour.
Survient un diable à titre de seigneur ;

Ce diable étoit des gens de l'Évangile,
Simple, ignorant, à tromper très facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux :
Plus ne savoit apporter de dommage.

« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres :
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Panant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ? »
Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle,

Car c'est un grain qui vient fort aisément.
– Je ne connois ce grain-là nullement,
Dît le lutin. Comment dis-tu ?... Touselle ?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte ! Or emplis-en ce lieu :
Touselle soit, touselle, de par Dieu !
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille ;
Manant, travaille ; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.

Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consume ;
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chommer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir

Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi. »
L'ôût arrivé, la touselle est sciée,

Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée :
Le laboureur vous la serra très bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre :
On le hua, pas un n'en offrit rien.
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la touselle vendue,

Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.
« Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour ;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.

Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ? »
Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
– Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains. »
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,

Le manant prend raves belles et bonnes ;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor

Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée ;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
« Monsieur le diable, où croît cette denrée ?
Où mettez-vous ce qu'on en donnera ? »
Plein de courroux, et vuide de pécune,

Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit.
« Ah ! par la mort ! par la sang ! par la tête !

Dit le démon, il le payra, par bieu !
Vous voici donc, Phlipot la bonne bête !
Çà, ça, galons-le en enfant de bon lieu.

Mais il vaut mieux remettre la partie ;
J'ai sur les bras une dame jolie
À qui je dois faire franchir le pas :
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
À coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrais d'autorité suprême
Touselle et grain, champ et rave, enfin tout ;
Mais je les veux avoir parle bon bout.

N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot ;
Et touchez là, ceci sera mon arme. »

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit : c'étoit sa ménagère ;

Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point ;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau ; c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps. »

Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil ; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.

Or le laissons, il n'en viendra pas faite.
Tout le clergé chante autour, à voix haute,
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient ; Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
« Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !
Il m'a perdue, il m'a toute affolée !
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous ;

À coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se doit contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.

Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. » À ces mots au follet
Elle fait voir... Et quoi ? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,

Qu'il se signa, pensa presque tomber :
On n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,

Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.

Tous les voisins chommèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

VI

Féronde ou le purgatoire

Ce conte est imité de la VIII^e nouvelle de la III^e journée de Boccace, dont voici le sommaire : *Ferondo, mangiata certa polvere, è sotterrato per morto, et dall' abate, che la moglie di lui si gode, tratto della sepoltura, è messo in prigione, et fattogli credere che egli è in purgatorio ; et poi risuscitato, per suo nutrica un figliuolo dell' abate nella moglie di lui generato.*

« Féronde ayant mangé certaine pouldre fut enterré pour mort ; et par l'abbé qui iouyssoit de sa femme fut tiré de la sépulture et mis en prison, et luy fait l'on accroire qu'il estoit en purgatoire ; et aprez qu'on l'eut fait ressusciter, on luy fait nourrir pour sien ung enfant que l'abbé auoit fait à sa femme. »

Nous trouvons un récit analogue dans la X^e nouvelle du III^e souper (*terza cena*) de Grazzini, dit « il Lasca ». En voici le sommaire :

« Laurent de Médicis l'ancien fait secrètement conduire, un soir, après souper, dans son palais, par deux hommes travestis, le docteur Manente ivre, et le tient dans les ténèbres sans lui laisser savoir où il est lui envoyant à manger par deux serviteurs masqués. Puis il charge le bouffon Monaco de répandre le bruit que le docteur est mort de la peste ; pour preuve, il fait sortir de la maison de Manente un cadavre, qu'on enterre sous son nom. Enfin il donne l'ordre de transporter ailleurs le faux trépassé, dans un couvent où on le houspille à plaisir. Tout le monde croyait le docteur défunt, lorsqu'il reparait à Florence. Sa femme, qui s'est remariée et se trouve enceinte, le chasse comme un revenant. Le peuple lui crie *Vade retro*, et il n'y a qu'un nommé Burchiello qui le reconnaisse. Manente va accuser sa femme à l'évêché, ensuite au conseil des Huit ; l'affaire est renvoyée par devant le Magnifique, qui fait venir Napo da Galatrona, un enchanteur fameux : ce dernier montre

que tout ce qui est arrivé au médecin est l'effet d'un sortilège. Manente recouvre sa femme (sans être condamné, comme Féronde, à l'entretien du « fruit posthume »), et prend pour patron saint Cyprien. »

De ce récit, on peut rapprocher le suivant du même auteur, II^e nouvelle du II^e souper : « Mariotto, tisserand aux Camaldules (un faubourg de Florence), surnommé Falananna, ayant grande envie de mourir, est secondé dans son désir par sa femme, et par le Berna, amant de celle-ci. Il se croit réellement mort, et on le porte à la fosse. Pendant la route, comme il entend dire des injures sur son compte, il se dresse au-dessus de la bière ; ceux qui le portent, effrayés, laissent tomber la bière à terre. Mariotto s'enfuit, poursuivi par la populace et par les chiens du quartier, se précipite dans l'Arno, où il périt, et le Berna épouse la veuve. »

Comparez *les Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle VI, a l'Iurogne au paradis » ; Sabadino, *Settanta nouvelle, dette le porretane*, nouvelle XLI ; les *Facéties* de Poge, *de Mortuo vivo ad sepulchrum deducto, loquente et risum movente* (p. 275 de la réimpression de 1798) ; les *Lettres* de Doni, lettre II (p. 14 de l'édition de Florence, 1547, in-4°) ; Bandello, XVII^e nouvelle de la II^e partie ; *la Résurrection de Ienin Landore, à quatre personnages, Ienin, sa Femme, le Curé, et le Clerc*, dans l'Ancien Théâtre françois (tome II, p. 21) ; *la Farce de Ican le veau* (*ibidem*, tome I, p. 380) ; les *Contes et ioyeux Denis* de Bonaventure des Périers, nouvelle LXVIII : « De maistre Berthaud, à qui on fit accroire qu'il estoit mort » ; le rapport de ces deux dernières facéties avec le conte de Boccace et de la Fontaine est très éloigné : il s'agit, dans la première, d'un curé, qui, couchant avec la femme d'un benêt, persuade à celui-ci qu'il est devenu veau, et le fait marcher à quatre pattes ; dans la seconde, d'une espèce de fou à qui l'on assure qu'il est mort : il le croit, bien qu'on le pince, bien qu'on « lui pique les fesses », et ne ressuscite que parce que quelqu'un s'écrie : « Ha ! le poure Berthaud qui est mort ! » en oubliant de l'appeler maître, ce qui le fâche. – Le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, n° LXXXVII : « D'ung abbé qui fut amoureux de la femme d'ung

bon homme, lequel estoit ialoux, et, pour le guérir de ialousie, luy fit boire de l'endormye, puis aprez faingnit qu'il estoit mort et en purgatoire, et là le fit pugnir de son malfaict, puis aprez ressuscita. » – Malespini, *Ducento novelle*, LXXXII^e et XCV^e nouvelles. – Un conte sicilien, cité par M. Landau, p. 83, *li Tri Cumpari*, où une femme donne de l'opium à son mari et le convainc qu'il est décédé, conte inséré par M. Giuseppe Pitré dans son recueil intitulé *Fiabe novelle e racconti popolari siciliani* (Palerme, 1875, tome III, p. 255, n° 166). – *Les Illustres Proverbes* (Paris, 1665, in-12), p. 10. – *L'Élite des contes* du sieur d'Ouille, I^{re} partie du conte LXIV. – Imbert, *Nouvelles historiettes en vers* (Paris, 1774, in-8°), livre III, nouvelle I : « le Mort vivant. » – *L'Almanach des Muses* de 1778 : « le Mort parlant ».

La source première de ce conte, qui a passé en Italie, comme beaucoup d'autres, paraît être *le Villain de Bailleul*, attribué, peut-être à tort, à Jean de Boves. Ce vilain est fort crédule : « Comme il était rentré chez lui mal à propos, sa femme lui fait accroire qu'il est mort, et il ne se retrouve vivant que lorsqu'il s'aperçoit à travers les plis de son linceul que sa femme accueille assez bien le curé... L'auteur va jusqu'à prétendre qu'on ne saurait dire s'ils ne finirent point par enterrer le mari :

Ce ne vous sai ie tesmoignier
 S'ilz l'enfouirent au matin ;
 Mes li fabliaus dist en la fin
 Qu'on doibt por fol tenir celui
 Qui miex croit sa fame que lui. »

(*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 201-202 ; Legrand d'Aussy, tome IV, p. 218-219 ; Montaignon, tome IV, p. 212 ; comparez une poésie en vieil allemand, *der begrabene Ehemann*, l'époux enterré, qui se trouve au tome II, p. 357, du recueil de Hagen, déjà cité, et où la femme et le curé tuent réellement le mari.)

N'oublions pas la fable VII du livre III, *l'Ivrogne et sa Femme*, où une femme veut faire croire à son mari qu'il est mort, qu'il est devenu a citoyen d'enfer » ; voyez la notice de cette fable, aux sources de laquelle nous aurions pu joindre : *les*

Comptes du monde aduventureux, nouvelle XLI ; et *les Délices ou Discours ioyeux et recreatifs*, par Verboquet le généreux, p. 166 : « Trois femmes qui trompèrent leurs maris par leur iurongnerie. »

Nous donnons à l'*Appendice* l'histoire du Vieux de la Montagne, racontée par Marco Polo aux chapitres XL et XLI de ses *Voyages* par Ramusio aux chapitres XXVIII et XXIX de ses *Navigazioni*, etc., et qui a fourni à la Fontaine le sujet de son prologue ; mais cette histoire, comme nous le dirons plus bas (p. 383, note 4), a été dénaturée ; ce ne sont pas les jouissances paradisiaques, que nous décrivent ces voyageurs, les fraîches houris, les bayadères agile, les luths et les chants mélodieux, les vins exquis, qui rendaient les partisans du Vieux de la Montagne si déterminés et si redoutables, capables d'un dévouement à toute épreuve : elles les auraient plutôt amollis.

Le poète irlandais Southern s'est inspiré en partie de ce conte dans son plus célèbre drame : *le Fatal mariage, ou l'Adultère innocent*.

Mentionnons aussi le second acte des *Trois Commères*, opéra-comique en trois actes, par Lesage, d'Orneval et Piron, joué en 1723, à la foire Saint-Germain.

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau :
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis,

Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du paradis de son législateur :
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
À ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.

En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux.
Ombrages frais, jardins délicieux.

Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, et beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper

Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assine à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,

Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son de luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvoient en son charmant pourpris

Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
Ou les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendoient, pourvu que, hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,

Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion
Déterminés et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolix sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,

Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines et gens capables.

Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre ;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.

Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne : et dit-on

Que parentèle étoit entre la dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur,

Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père, et la donna pour femme
À ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse.
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.

Elle alléguoit mille affaires menues :
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
C'étoit un rien, tant peu plaingnoit sa peine ;
Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écartier tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant au retour

D'imposer mains sur madame Féronde :
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.

Ce n'est mon goût ; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade ;
En amour dea non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir ; et voici comme quoi.

Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très long sommeil.

On le croit mort ; on l'enterre ; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange manière ;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.

D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
Seroit-ce point quelque espèce de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient ; et qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : « Console-toi, Féronde ;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui, complets et bien comptés ;
Auparavant il faut d'aucuns péchés

Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. » L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : « C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu,

Qui te retient pour mille ans en ce lieu. »
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir : « Mille ans ! c'est bien du temps ! »
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit
Le receveur requiert pardon, et dit :
« Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grâce ? »
On la lui fait espérer, non si tôt :
Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,

N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand-part :
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
À ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon :
« À tort, dit-il, tu conçus du soupçon ;
Les gens d'église ont-ils de ces pensées ?
Un abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées. »

Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? Cependant
Sire Prélat et Madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : « Que fait ma femme au monde ?
– Ce qu'elle y fait ? Tout bien. Notre prélat
L'a consolée ; et ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire.
– Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
– Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme,
Bon gré, mal gré, léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant. »
Un tel discours ne plaisoit point à l'âme.

Âme j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut longtemps infructueux ;

Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater abbas avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.

Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par Sa Paternité

Dit d'oraisons, qu'on vît du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.

Double miracle étoit en cette affaire :
Et la grossesse, et le retour du mort.

On en chanta *Te Deum* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfants.

À tant laissons l'économe et sa femme ;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

VII

Le psautier

Ce conte est tiré de la II^e nouvelle de la IX^e journée de Boccaee, dont voici le sommaire :

Levasi una badessa in fretta et al buio, per trovare una sua monaca allei accusata col suo amante nel letto ; et essendo lei con un prete, credendosi il saltero de veli haver posto in capo, le brache del prete vi si pose : lequali vedendo l'accusata et fattalane accorgere, fu diliberata et hebbe agio di starsi col suo amante.

« Une abbesse *se* leuant à haste sans chandelle pour trouuer une sienne nonnain couchée auec son amy, ainsi qu'elle auoit esté aduertie, et estant elle mesme couchée lors auec ung prebstre, pensant auoir mis sur sa teste son voyle plié, y auoit mis les brayes du prebstre. Ce que voyant la nonnain, et faisant que l'abbesse s'en apperceut, elle fut absoute, et eut plus grande commodité d'estre auec son amy que au paranant. »

Une des sources premières de ce récit est dans la troisième branche de *Renart le contrefait*, terminé vers l'an 1330, vingt-trois ans avant le *Décameron*, Il n'est pas non plus sans quelque rapport avec une aventure de *l'Âne d'or* d'Apulée (livre IX), celle des sandales oubliées par Philésiétère sous le lit de la femme de Scorpion, et que l'esclave Myrmex est accusé par l'amant de lui avoir volées aux bains publics, aventure racontée par Noël du Fail au début de son XII^e conte ; avec « les brayes du chapelain laissées soubz le cheuet du lict de l'espousée », dans la LIII^e des *Cent Nouvelles nouvelles* ; ou avec le surcot glissé par la vieille Auberée dans le lit du *Bourgeois de Compiègne* ; et surtout avec *les Brayes du Cordelier* (voyez l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 72 ; et p. 188-189), fabliau imité par Sacchetti, Poge, Vergier, Grécourt, Chevigné, etc., et dans

la farce de *Frère Guillebert (Ancien Théâtre français, tome I, p. 305)*.

Ce sont là les origines probables de ce conte dont on peut rapprocher la nouvelle XL de Morlini : *De abbatisa quæ moniales corripiciens supra caput bracas tenebat*, nouvelle qui est comme un abrégé de celles de Boccace et de la Fontaine, mais où le « beau sermon » de l'abbesse n'est pas justifié par la faute d'une de ses nonnes ; et le XXVII^e des *Comptes du monde aduenteux*, où l'abbesse, il est vrai, est innocente, mais dans le lit de laquelle on cache un « Messire Jean », amant d'une des religieuses, tandis que l'évêque inspecte le couvent : à la grande confusion de la supérieure, le jeune clerc est découvert blotti dans ses draps. – La même histoire est racontée chez Jean de Condé, *Dictz et Contes* (édition Scheler, Bruxelles, 1866, in-8°), p. 174 ; dans le n° CLII du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* : « D'une abbesse qui vouloit bailler discipline à une de ses nonnains d'ung cas dont elle estoit coupable elle mesme » ; dans la fable 33 du livre IV de Burkhard Waldis, *Von einer armen Nonnen* ; chez Aloisio Cinthio, *Ogni cuffia scusa dinotte* ; dans l'*Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne, *Nonnain rendant bien le change à son abbesse* ; etc. Il y est fait aussi allusion dans le XVIII^e conte de Noël du Fail (tome I, p, 244) : « ... Il s'en treuve... bien souuent de prins à telles faulses rencontres : comme l'abbesse qui à la haste voulant prendre sœur Friande sus le fait, print au lieu de son courechef de nuyct les brayes d'ung Cordelier sien amy spirituel. »

M. Landau (p. 247) rappelle au sujet de cette historiette le mauvais tour joué à saint Jérôme par ses ennemis, qui déposèrent près de son lit une robe de femme que le saint revêtit par distraction, et avec laquelle il se rendit à l'église, ce qui l'obligea à quitter Home (*Legenda aurea, Ulm, s. d., in-fol., chapitre CXLI, fol 277*).

Citons enfin l'*Abbesse grosse*, dans les *Miracles de Nostre Dame* (tome I, p. 57-100), qui, après avoir bien sermonné une de ses nonnes, sœur Ysabel, parce qu'elle a reçu « un sien cousin qui luy apportoit

Ung poy de toile
Pour faire surplis, et ung voyle »,

Se livre elle-même à son clerc, lequel lui fait un enfant ; et le court récit du *Mensa philosophica* (fol. 47 r°), où ce n'est pas l'abbesse qui est prise en faute, mais une des compagnes de la nonne : *Contigit quadam domo beghinarum quemdam clericum nocte inventum fuisse cum una. Ubi ad cameram illius multe alie convenerunt ad videndum spectaculum. Quod audiens, una alia, in cujus lecto adhuc quidam alter clericus jacebat, festinans videndi cupiditate credens cooperire caput panno consueto, accepta braca amasii sut, caput suum cum ea cooperuit, et sic ad locum spectaculi vel lamenti venit, conans cum aliis plangere, ac si ipsa nihil de simili sciret. Quam bracam capiti suprapositam una prospiciens, clamavit : « O soror et socia dilecta, quid est hoc, vel quid sibi vult hoc somnium quod supportasti (proprement : quel rêve viens-tu de subir) ? » Illa ex hoc plus confusa est quam altera socia, que salvata est, quippe non esset sola in tali delicto.*

Ajoutons que, même au temps de la Fontaine, il y avait encore beaucoup de relâchement, de dissipation, de désordres, ou tout au moins très peu de régularité, dans certains couvents de religieuses, surtout au midi de la France, en Italie, en Espagne, licence qui, dans ces contrées, ne fit que croître et se répandre au siècle suivant. Lisez ce qu'écrit le maréchal de Grammont dans ses *Mémoires* (Paris, 1716, tome II, p. 81) du débordement, de la dissolution des mœurs, des religieuses d'Espagne, de leurs galanteries et mascarades : ce dérèglement « ne se peut exprimer », prétend-il ; rapprochez ce passage des *Mémoires* de Mlle de Montpensier racontant le séjour de la cour à Perpignan en 1660 (tome III, p. 440, de l'édition de 1866) : « La Reine alla voir tous les couvents. Les religieuses, qui sont très austères en ce pays-ci, et qui sont du même ordre, en ce pays-là sont très coquettes ; elles ont des guimpes de quintin plissé, mettent du rouge, sont même fardées et se vantent d'avoir des amants. Il y en eut une qui pria Comminges de me la présenter, et de me dire qu'elle étoit maîtresse de M. de Saint-

Aunais. Je fus fort effrayée de ce discours. Elle me dit qu'elle espéroit, par la bonté qu'il lui avoit souvent dit que j'avois pour lui, que j'en aurois un peu pour elle ; qu'il y avoit dix ans qu'elle étoit sa dévote (car ils appellent cela ainsi). Je ne savois que lui dire. » On connaît enfin l'histoire de cette jeune abbesse bénédictine, à laquelle notre poète avait donné une hospitalité « trop complète », et que sa femme surprit en conversation galante avec lui : voyez notre tome I, p. XLI, et l'épître citée dans cette page. Voyez aussi les contes de *Sœur Jeanne*, de *Mazet*, de *l'Abbesse*, des *Lunettes*, du *Tableau*, et les notes.

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi je vous place.

De vos bons tours les contes ne sont froids ;
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs ; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois ! je faux d'un ; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien : Mazet le compagnon ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon ;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous : quatre, c'est compte rond.
Vous me direz : « C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci !

– Que voulez-vous ? je n'y saurois que faire ;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici ;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci. »
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,

Lui sourioit, faisait la complaisante,
Et se disoit sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avancoit.
Le conte dit que léans il n'étoit

Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fit songer quelque chose à part soi ;
Soupirs trottoient : bien voyou le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant : elle le méritait,

Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons : son amant, et ses charmes ;
Dans ses amours chacune l'épioit :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
« C'est le galant, ce dit-on ; il est pris. »
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;

L'essaim frémit ; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
À mère abbesse ; et, heurtant à grands coups,
On lui cria : « Madame, levez-vous ;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme. »
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme.
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.

Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève en hâte, étourdimement,

Cherche son voile ; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
À certain voile aux nonnes familier,
Nommé pour lors entre elles leur psautier.
La voilà donc de grègues affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,

Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit, irritée :
« Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent ! Si Dieu plaît, ne fera ;
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée. »

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse, entourée

De son sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosait de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudît jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
« Quoi ! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante ?

Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain
Parlez, parlez. » Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse et repentante,
N'osoit branler, et la vue abaissoit,

Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvre
Reprend courage, et dit tout doucement :
« Votre psautier a ne sais quoi qui pend ;

Raccommodez-le. » Or c'étoit l'aiguillette :
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse ; et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à peu près ; cela devoit suffire.
L'abbesse dit : « Elle ose encore rire !
Quelle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer ;
Songez, songez, petit tison d'enfer,

Comme on pourra raccommoder votre âme. »
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
« Raccommodez votre psautier, Madame. »
Tout le troupeau se met à regarder :
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.

La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :

« Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard ; que chacune en son lit
S'aille remettre. À demain toute chose. »

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre ; et le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire ;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,

Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse :
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

VIII

Le roi Candaule et le maître en droit

L'histoire du roi Candaule est chez Hérodote, livre I, chapitres VIII-XII ; nous aurons l'occasion, dans les notes qui suivent, de rapprocher du récit de la Fontaine celui de l'historien grec.

Comparez, entre autres nombreux écrits, annales, chansons, complaintes, fables, ballades, contes, romans, satires, où cette fâcheuse aventure est racontée, où il y est fait du moins allusion, le livre I de la *Chronique* d'Eusèbe, traduite et augmentée par saint Jérôme qui approuve la pudeur de la reine et sa vengeance ; la version de Ptolémée Éphésion, qui appelle cette reine Nyssia (dans la *Bibliothèque* de Photius, édition de Berlin, 1824, p. 190) ; le Recueil de poésies françaises, tome III, p. 74, *Danger de se marier* :

Candaules, Lydien, est de nuit massacré
Dans son lit coniugal à l'hymen consacré,
Par le commandement de sa femme cruelle,
La quelle, avec Giges, luy serait debourrelle ;

l'*Apologie pour Hérodote*, tome I, p. 22-23 ; le passage de Brantôme cité plus bas ; un curieux épisode du *Grand Alcandre frustré* dans l'Histoire amoureuse des Gaules (tome IV, p. 69) ; la piquante et brillante étude antique de Théophile Gautier intitulée *le roi Candaule*, etc., etc.

L'histoire du Maître en droit est dans la II^e nouvelle de la I^{re} journée d'*il Pecorone* (Milan, 1558, in-8°), recueil publié par un imitateur de Boccace, Giovanni Fiorentino, qui avait pris de lui-même ce surnom : *il Pecorone*, la bête. En voici le sommaire :

*Bucciolo e Pietro Paolo vanno a studiare a Bologna.
Bucciolo licenziato in lege vuol tornarsene a Roma senza*

l'altro, ma poi si determina d'aspettarlo. Intanto domanda il maestro che gl'insegni che modo si tiene d'innamorarsi. Profitto ch'gli ne fece a danno del maestro.

« Bucciolo et Pierre Paolo vont étudier à Bologne. Bucciolo, après avoir été reçu licencié en loi, veut retourner à Rome sans son compagnon, mais se détermine ensuite à l'attendre. Cependant il demande à son maître de lui enseigner comment on fait l'amour, et se sert contre ce maître de ses leçons. »

Le même sujet a été traité par Masuccio, nouvelle IV de sa IV^e partie, par Straparole, dans ses *Facétieuses nuits*, fable IV de sa IV^e nuit, et par G. Chappuys, nouvelle X de sa VII^e journée.

Molière est très certainement redevable aux conteurs italiens de l'idée des confidences que fait dans *l'École des femmes* le jeune Horace à Arnolphe. Voyez la Notice de M. Despois sur cette comédie (tome III du Molière de notre collection, p. 115-116),

Brantôme, dans ses *Dames galantes*, discours premier (tome IX des Œuvres, p. 66-70), a rapproché de l'histoire de Candaule et de Gygès, qui forme la première moitié de notre conte, un certain nombre d'exemples de maris « prodigues, comme il dit, de la veue de leurs femmes nues », qui ne se contentent « de se donner du plaisir paillard de leurs femmes, mais en donnent de l'appetit, soit à leurs compaignons et amys, soit à d'autres. Ainsi que i'en ai cogneu plusieurs qui leur louent leurs femmes, leur disent leurs beautez, leur figurent leurs membres et partyes du corps, leur représentent leurs plaisirs qu'ilz ont avec elles, et leurs folastreries dont elles usent enuers eux, les leur font baiser, toucher, taster, voire voir nues... Or... i'en sçay ung qui, pour ung matin, ung sien compaignon l'estant allé voir dans sa chambre ainsi qu'il s'habilloit, luy monstra sa femme toute nue, estendue tout de son long toute endormie, et s'estant elle mesme osté ses linceuls de dessus elle, d'autant qu'il faisoit grand chaud, luy tira le rideau à demy, si bien que le soleil leuant donnant dessus elle, il eut le loisir de la bien contempler à son ayse, où il ne vit rien que tout beau en perfection ; et y put paistre ses yeulx non tant qu'il eust voulu, mais tant qu'il put ;

et puis le mary et luy s'en allerent chez le roy. Le lendemain, le gentilhomme, qui estoit fort seruiteur de ceste dame honneste luy raconta ceste vision, et mesme luy figura beaucoup de choses qu'il auoit remarquées en ses beaux membres, iusques aux plus cachez ; et si le mary le luy confirma, et que c'estoit luy mesme qui en auoit tiré le rideau. La dame, de despit qu'elle conceut contre son mary, se laissa aller et s'octroya à son amy par ce seul subiect : ce que tout son service n'auoit sceu gagner... Il ne faut jamais monstrer sa femme nue, ajoutez-il en forme de conclusion, ny ses terres, pays et places. »

Mentionnons enfin, dans le *Lai de Graelent*, de Marie de France, la singulière habitude qu'a le Roi de Bretagne, d'après ce fabliau, quand il convoque ses barons à la Pentecôte, et leur offre un festin, de faire monter la Reine sur une estrade, où elle ôte ses vêtements, et de les prendre à témoin de ses charmes avec une complaisance étrange (vers 411-426) :

A Pentecuste chascun an
Semouneit ses baruns par ban,
Tus cex qui de lui rien teneient,
Et à sa cort od lui mangeient...
Quant mangié aueient le iur,
La Roine faiseit munter
Sor un haut banc et deffubler,
Puis demandeit à tus ensamble :
« Segnur Barun, que vus en sanble ?
A sous ciel plus bele roine,
Pucele, dame ne mescine ? »
A tus le conueneit loer,
Et au Roi dire et affremer
K'il ne seuent nule si bele,
Mescine, dame ne pucele.

Trois opéras-comiques, portant tous les trois le même titre : *le Maître en droit*, ont été tirés de la seconde partie de notre conte, le premier, par Quétant, joué, à Troyes, en 1759 ; le second, par le Monnier et Monsigny, représenté sur le théâtre de la foire Saint-Germain, en 1760 (analysé dans le *Dictionnaire*

dramatique, tome II, p. 155) ; le troisième, par un anonyme, également représenté à la foire Saint-Germain, en 1762.

N'oublions pas, pour la première partie, *le Roi Candaule*, comédie en un acte, par MM. Meilhac et Halévy, donnée au théâtre du Palais-Royal en 1873.

La galante et tragique aventure de Candaule, Gygès et Nyssia a également inspiré les peintres, les sculpteurs : rappelons la statue de la reine Nyssia, par Pradier, qui est au musée de Montpellier ; le célèbre tableau de Gérôme ; etc.

Force gens ont été l'instrument de leur mal :

Candaule en est un témoignage.

Ce roi fut en sottise un très grand personnage ;

Il fit pour Gygès son vassal

Une galanterie imprudente et peu sage.

« Vous voyez, lui dit-il le visage charmant

Et les traits délicats dont la reine est pourvue ;

Je vous jure ma foi que l'accompagnement

Est d'un tout autre prix, et passe infiniment ;

Ce n'est rien qui ne l'a vue

Toute nue.

Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,

Car j'en sais un très bon moyen ;

Mais à condition..., vous m'entendez ; fort bien

Sans que j'en dise davantage :

Gygès, il vous faut être sage ;

Point de ridicule désir :

Je ne prendrais pas de plaisir

Aux vœux impertinents qu'une amour sott et vaine

Vous feroit faire pour la reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,

Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur ; venez être témoin

De ma félicité suprême. »

Ils vont : Gygès admire. Admirer c'est trop peu ;
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu :
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il aurait voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti ;
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
« Dieux ! disoit-il au roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! et tout le reste ! »
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant.
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent

N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupiroit dans sa peau ;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le prince, s'en doutant, l'emmena ; mais son âme
Emporta cent traits de flamme :
Chaque endroit lança le sien.
Hélas ! fuir n'y sert de rien ;
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince, Gygès eut assez de conduite.
Mais de sa passion la reine s'aperçut.

Elle sut
L'origine du mal : le roi, prétendant lire,
S'avisa de lui tout dire.

Ignorant ! savoit-il point
Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie ?
Et supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le désir très véhément.
Je voudrais pour un moment,

Lecteur, que tu fusses femme :
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
À tous mortels lettres closes !
Tels dons étoient pour des dieux,
Pour des rois, voulois-je dire ;
L'un et l'autre y vient de cire,
Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout ;
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine ;
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine :
Il étoit mari, c'est son mal ;
Et les gens de ce caractère

Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé ;

Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue :
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince étoit d'un tel mérite
Qu'il fin fait in petto confrère de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.

Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte ;
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaoient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,
On la savoit assez. Mais je me sais bon gré ;
Car l'exemple a très bien cadré ;
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène ;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,

Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants. :
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du Tien et du Mien tire son origine ;

Homme qui hors de là faisait le goguenard :
Tout passoit par son étamine ;
Aux dépens du tiers et du quart

Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.

Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit : « Notre féal, vous voilà de relais,
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? Un François être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents ; nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci. »

L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme,

Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastère :
Double porte, verrous, une matrone austère,
Un mari, des Argus. Qu'irois-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents serait moins difficile.
– Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le docteur ;

Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus :
La chose est chez nous très commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune ;

Placez-vous dans l'église auprès du bénitier ;
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée ;
C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque dame agréée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous envoyra faire un message
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu :
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien :

Ne vous embarrassez de rien.
De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose :
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes ; l'on cause ;
Ici tous les moments sont chers et précieux :
Romaines vont au but. » L'autre reprit : « Tant mieux.
Sans être Gascon je puis dire
Que je suis un merveilleux sire. »

Peut-être ne l'étoit-il point :
Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles ;

Sous leurs voiles brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela ;
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;
À chaque objet qui passe adoucit ses prunelles ;
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes ; cependant

Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant
Dit en son cœur : « Elle est des nôtres. »
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous :
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous,
Il s'y fit nombre de folies.
La dame étoit des plus jolies ;
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discretion française

Est chose outre nature et d'un trop grand effort.
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, et des maris se raille :

Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée,
Mais non pas impossible ; et, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, grâces aux Cieux,
Sa femme, encor que très rusée.

À ce discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur :
Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si, et des cas,

Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
« À ce signe, ce n'est pas elle,
Disoit en soi le pauvre époux ;
Mais les autres points y sont tous ;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse ;
Et celle-ci paraît causeuse
Et d'un agréable entretien :
Assurément c'en est une autre ;
Mais du reste il n'y manque rien :
Taille, visage, traits, même poil ; c'est la nôtre. »
Après avoir bien dit tout bas,
« Ce l'est », et puis, « ce ne l'est pas »,

Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
« Vous vous êtes donné un second rendez-vous ? »
Poursuivit-il. « Oui, reprit notre apôtre ;
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier
Pour n'en pas ménager un autre,
Très résolu tous deux de ne nous rien devoir.
– La résolution, dit le docteur, est belle. :
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle. »
L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir ;
Mais qu'importe ? il suffit que je sois content d'elle.
Dès à présent je vous répons
Que l'époux de la dame a toutes ses façons :
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais, aussitôt après, la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'Amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi. »
À ce discours jugez quels étaient les supplices
Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage

Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'étoit pas bien conseillé ;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,

S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;
Mais, quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage :
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller

Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,

Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu le feroient introduire
Eu ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde : et, plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en fois,
Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise,
Elle lui dit : « Attendez là ;
Je vais trouver madame Élise.
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre ; et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,
C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. » À ces mots notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paraître

Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome :
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le cardinal préfet.

Le docteur se dépouille ; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme privé de l'usage des yeux
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire :
C'étoit en l'école de droit.
« En l'école de droit ? » Là même. Le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent :
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée, et grand chuchillement ;
Universel étonnement.
« Est-il fou ? qu'est-ce là ? vient-il de voir
quelqu'une ? »
Ce ne fut pas le tout, sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage ;
Que cet homme étoit fou ; que sa femme étoit sage.
Ou fit casser le mariage ;

Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
À Saint-Croissant en Vavoureuse ;

Un prélat lui donna l'habit.

IX

Le diable en enfer

Cette nouvelle est tirée de la X^e nouvelle de la III^e journée du *Décameron* de Boccace, dont voici le sommaire :

Alibech divienne romita, a cui Rustico monaco insegna rimettere il diavolo in inferno ; poi, quindi tolta, diventa moglie di Neherbale,

« Alibech fille vint en ung hermitage où Rustique hermite luy enseigne de remettre le diable en enfer ; puis, estant ostée de là, elle fut mariée à Neherbale. »

La fin du conte est différente chez, Boccace. Le père d'Alibech et tous ses enfants sont brûlés dans un incendie : Alibech devient par cet accident seule héritière. Aussi un jeune homme nommé Neherbale, d'autant plus empressé qu'il est ruiné, la cherche avant que la justice se soit saisie des biens du trépassé, comme biens de mainmorte, la trouve, la ramène, au grand contentement de Rustique épuisé, desséché, et l'épouse. Grands éclats de rire des dames de la ville, lorsqu'Alibech, avant d'avoir passé sa première nuit de noces avec son mari, leur raconte ce qu'elle faisoit au désert, et comment elle servait Dieu. D'où ce commun proverbe : *Che il piu piacevol servizio che a Iddio si facesse era rimettere il diavolo in inferno*. Rapprocher, le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, nouvelle CXLIII ; *Bandello*, II^e partie, nouvelle VII : *Et alzandole i panni, caccio il diavolo nel' inferno* ; III^e partie, nouvelle CLXII : *E chiamato, grido che voleva metter il diavolo nel' inferno* ; *Straparole*, fin de la fable V de sa X^e nuit : « Ma damoiselle..., vostre enigme ne signifie aultre chose que donner l'ame au diable ; mais gardez qu'il ne se mette en vostre enfer, pour ce qu'il le brusleroit » ; *G. Chappuys*, journée I, nouvelle II « ... Elle fit appeler Pierre (son valet) par une chambriere, la quelle, l'ayant veu au mesme

point que sa maistresse l'auoit trouué, cuyda de peur tomber à la renuerse, et iecta un si grand cry que le pauvre garçon se reueilla... Et elle le regardoit, pensant tousiours à son grand diable y ait part, que volontiers, à voir sa contenance, elle eust bien voulu chastier et mettre en son enfer » ; *ibidem*, journée VIII, nouvelle III : « Victor et Philippe (sa maîtresse) chassoient le plus qu'il leur estoit possible le diable en enfer » ; *le Moyen de parvenir*, p. 257 : « mettre le diable en enfer, auoir le diable au corps » ; *les Heures perdues*, nouvelle VIII ; « ... Que surtout il prît bien garde que quelque diable n'entrât parmi elles (parmi les religieuses), de peur que, trouvant la porte de leur enfer ouverte, il n'y entrât, sans lui demander congé » ; l'abbé Vergier (*Œuvres diverses*, tome II, p. 207) :

Il suffit qu'on sait que chez soi,
Sous le nom de nièce ou de tante,
Tout curé qui n'est pas de fer,
Pour mettre le diable en enfer,
A toujours une gouvernante ;

la IX^e des *Épigrammes facétieuses* de Piron :

... Priez pour moi, mon Père, je suis morte ;
Le diable m'entre au corps par cette porte
Que vous savez. – Gardez de résister,
Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte,
Quand dans tel lieu sera las d'habiter ; etc., etc.

M. Landau (p. 162) rapproche du conte de Boccace une poésie allemande *Die Teufelsacht*, « l'exil du Diable », qui se trouve dans le recueil de Hagen, déjà cité, p. 123-135 ; voyez aussi p. XIV du même recueil.

Berni, au second tome de ses *Rime* (p. 23 de l'édition de Londres, 1742), fait une allusion plaisante à cette histoire, dans les vers qui commencent ainsi :

E leverotti il panno di sul letto...

Manni (p. 239) croit que Boccace a déguisé les vrais noms des personnages, car Sacchetti (nouvelle CI) raconte une aventure semblable dont il place le théâtre à Todi, près de

Spolète. Pour celui de Rustic, Boccace l'a peut-être emprunté à l'épître (CXII) où saint Jérôme recommande à un jeune moine de ce nom de fuir les tentations du monde.

Elle a été versifiée dans *le Banquet des chambrières faict aux estuues* (1541, in-8°), sans nom de lieu ni d'auteur, jolie pièce pleine de détails curieux et d'anciens proverbes, et où sont finement observées les mœurs du peuple de Paris. Nous donnons à l'*Appendice* cette divertissante version de notre historiette.

Comparez le conte I de cette IV^e partie.
Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants ;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.

Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :

Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux.
À tels périls ne faut qu'on s'abandonne.

J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
Car, pour ce point, je l'excepte, et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là

Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit : « Que n'est-ce un péché que cela ! »
Je la condamne, et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire ;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestraient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :

« Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie. »
Alibech donc s'en va, sans dire adieu :
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu,
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre,
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.

« Père, dit-elle, un mouvement m'a pris :
C'est d'être sainte et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chomme ma fête.
Oh ! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents !
Votre métier est-il si difficile ?

Je sais déjà jeûner plus d'à demi.
– Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir !
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me sont lettres closes,
Et qu'un ermite habitant de ces bois

Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage. »
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.
Très sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'âme en Dieu toute occupée,

Et se faisant tout blanc de son épée
C'étoit Rustic, jeune saint très fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué ;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
« Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé ;
Nous vous rendrons la chose familière. »

Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit, en voici les effets :
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi : « Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?
Qu'est-ce cela ? moins que rien, tous le font ;
Mais d'être seul auprès de quelque belle
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triumphes grands chez les anges en sont :
Méritons-les ; retenons cette fille ;
Si je résiste à chose si gentille,

J'atteins le comble, et me tire du pair »
Il la retint, et fut si téméraire
Qu'outre Satan il défia la chair
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos saints loges sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice ;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Glaire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna ; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit ;
L'ermite non : une certaine bête,

Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fut de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant ; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech

Qui tâche en vain de lui clore le bec,
Car toujours parle ; il va, vient et respire :
C'est son patois ; Dieu sait ce qu'il veut dire
Le pauvre ermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion !

Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :
« Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater ; il faut au préalable,
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le Malin ;
Créé ne fut pour aucune autre fin
Procédons-y. » Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là ;
Et, ne sachant ni ceci, ni cela,

Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grâce au frater ;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.
Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Rustic peu de vierges faisait :
Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : « Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise ;
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait
À sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;
Mais il mérite, en bonne vérité,

D'y retourner. – Soit fait », ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de chanté,
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eut eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : « On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute. »

Bientôt nos gens ont noise sur ce point :
En vain l'enfer son prisonnier rappelle ;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.

L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle ;
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle ;
Elle pourvoit d'elle-même à cela :
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
À ses parents ; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte :
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
À son enfer on n'eût quelque soupçon ;
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.

Alibech fut festinée en grand-pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
« Besoin n'étoit que Votre Sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes ;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
– Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère.
– Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
– Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère :

Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti. »

Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
À cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
À tous époux Dieu doint pareille joie !

Ne plus ne moins qu'employoit au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer.

X

La jument du compère Pierre

Ce conte est imité de la X^e nouvelle de la IX^e journée du *Décameron* :

Domno Gianni ad istanza di compar Pietro fa lo 'ncatesimo per fare diventar là moglie una cavalla, et quando viene ad appicar la coda, compar Pietro, dicendo che non vi voleva coda, guasta tutto lo 'ncantamento.

« Domp Iehan, à la priere et requeste de son compere Pierre, fait l'enchantement pour faire deuenir sa femme une iument ; et, quant ce veint à luy attacher la queue, le compere Pierre, en disant qu'il n'y vouloit point de queue, gasta tout l'enchantement. » Dans Boccace le curé, auquel son bénéfice ne suffit pas pour vivre, porte lui-même, sur une jument, différentes marchandises par les foires de la Pouille, et c'est ainsi qu'il rencontre Pierre qui fait le même métier avec son âne ; ils logent l'un chez l'autre quand ils viennent dans leurs villages respectifs ; Pierre, faute de place, fait coucher le curé sur la paille, auprès de sa monture, dans une écurie étroite. Le curé prétendant qu'il n'avait pas à se plaindre parce qu'il changeait au besoin sa jument en une belle fille (*non titribolar di me, ch'io sto bene ; percio che, quando mi piace, io fo questa cavalla diventare una bella zitella, et stommi con essa*), la femme de Pierre éprouve un vif désir d'être métamorphosée elle-même en jument, afin que son mari puisse travailler à la fois avec son âne et avec elle, et faire double profit. Le curé, après avoir refusé pour la forme, consent à la satisfaire. Mais c'est le lendemain, au petit jour, et à peine vêtu, qu'il procède à l'enchantement, après avoir mis préalablement une chandelle dans la main de Pierre :

Appresso Domno Gianni fece spogliare ignuda nata comar Gemmata, et fecela stare con le mani et co piedi in terra a guisa che stanno le cavalle ammaestrando la similmente, che di cosa che advenisse motto non facesse, et con le mani cominciandole a toccare il viso et la testa, comincio addire : « Questa sia bella testa di cavalla » , et toccandole i capelli disse : « Questi sieno belli crini di cavalla », et poi toccandole le braccia disse : « Et queste sieno belle gambe et belli piedi di cavalla. » Poi toccandole il petto et trovandolo sodo et tondo, risvegliandosi tale che non era chiamato, et su levandosi, disse ; « Et questo sia bel petto di cavalla, » Et cosi fece alla schiena, et al ventre, et alle groppe, et alle coscie, et alle gambe. Et ultimamente niuna cosa restandogli affare, se non la coda, levata la camiscia, et preso il pivolo col quale egli piantava gli huomini et prestamente nel solco per cio fatto messolo, disse : « Et questa sia bella coda di cavalla. » Compar Pietro, che attentamente infino allhora haveva ogni cosa guardata, veggendo questa ultima, et non parendonegli benedisce : « O Domno Gianni io non vi voglio coda, io non vi voglio coda... Perche non diciavate voi a me ; falla tu ? et anche l'appiccavate troppo bassa. »

La même anecdote est dans le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* (nouvelle CLXVI) : « D'ung prebstre qui voulut faire venir iument la femme d'un marchand. »

Pierre le Loyer, dans ses *Quatre liures de spectres, etc.* (Angers, 1586, in-4° p. 217), raconte qu'on conduisit un jour à saint Macaire, ermite de la Haute-Égypte, une jeune mariée qu'un enchanteur avait changée en jument. Le saint la plongea tout entière dans l'eau bénite, et aussitôt elle reprit sa première forme.

On peut rapprocher du conte de Boccace et de la Fontaine un fabliau faussement attribué à Rutebeuf, intitulé : « Du Clerc et de la Damoysele qui onques ne se volt marier, mais volt en l'air voler. » (Barbazan-Méon, tome IV, p. 271 ; Legrand d'Aussy, tome IV, p. 318 ; Montaignon, tome IV, p. 208.) Si les détails du récit diffèrent, le stratagème est le même. La demoiselle qui veut voler s'attache des ailes avec de la cire, comme Icare, mais

ne peut réussir à s'élever dans l'air : un clerc lui offre de la faire devenir oiseau, comme le curé promet à la femme de Pierre de la transformer en jument. Mais, plus heureux que le curé, il lui attache tout ce qu'il veut sans obstacle ; car il n'y a point là de mari pour mettre le holà. Au bout de quelque temps, la demoiselle est très étonnée de sentir que, malgré ses ailes, elle est beaucoup moins légère qu'auparavant, et invinciblement retenue à la terre par un poids qui l'alourdit. Elle adresse de vifs reproches au clerc. Mais celui-ci, non content d'avoir trompé la trop naïve demoiselle, lui fait encore une belle moralité sur les dangers de l'orgueil et de la présomption, et sur leurs lâcheuses conséquences.

Messire Jean, c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vengeance :
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit : vous eussiez dit un ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le messire ;
Et ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.

Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science ;
Au demeurant il n'étoit conscience
Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit partout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloitêtre.

Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compère Pierre,
Bon villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,

Et son louchet, dont, pour toute ustensile,
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et belle et jeune encor,
Ferme surtout : le hâle avoit fait tort
À son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat : ce rustic ne m'eut plu ;

Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs.
Que s'il en voit un de belle apparence,

Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs ;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
À cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun : ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine ;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,

C'étoit parler bas-breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.

Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;
Mais par-delà de lui demander rien
C'étoit abus et très grande sottise.

L'autre lui dit : « Compère mon ami,
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise

Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ? »

Pierre répond : « Parbleu ! Messire Jean,
Je suis à vous, disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant ;
Il a mangé plus de son, par mon âme !
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ;
Et d'abondant, la vache à notre femme

Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. – Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur ; obliger mon compère
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir : car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi

Elle sera du marché revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : « Sur ma foi !
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c'est d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,
Je vous l'aurois, parbleu ! bientôt payé. »

Jean poursuivit : « Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument, bien faite et poulinière,

Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi surtout : car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement ;
Nous ne poumons revenir au mystère
De notre vie : encore un coup, motus,
Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus :
Toi-même après pratiqueras la chose. »
Pierre promet de se taire, et Jean dit :
« Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,

Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches :
Fort bien. Ôtez ce corset et ces manches :
Encore mieux. Défaites ce jupon :
Très bien cela. » Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon

De la pudeur : Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : « Voilà grande besogne !
Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite ; est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre ? Et là là, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
À tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?

Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange ?
Çà, dépêchons : c'est par trop marchandé.

Depuis le temps, Monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entreprise. »
Disant ces mots il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant :
« Que ceci soit beau poitrail de jument. »
Puis cette main dans le pays s'avance
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;

Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours pour la cérémonie :
« Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs », tout enfin.

Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;
Et ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.

Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc. Lors Pierre de crier
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
« Messire Jean, je n'y veux point de queue !
Vous l'attachez, trop bas, Messire Jean ! »

Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
À bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déjà parlé,

Pierre encor n'eut tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : « Foin de toi ! »
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire et de demeurer coi ?
Tout est gâté, ne t'en prends qu'à toi-même. »
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi ;
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : « Malheureux !
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ! Et puis viens-t'en me braire,

Viens me conter ta faim et ta douleur !
Voyez un peu, Monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce à ce traîne-malheur

Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean, laissons là cet oison :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;

Vous me rendrez une jument polie. »
Pierre reprit : « Plus de jument, ma mie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison. »

XI

Pâté d'anguille

Ce conte est tiré de la Xe des *Cent Nouvelles nouvelles*, où l'on voit un chevalier d'Angleterre, « lequel, lisons-nous dans le sommaire, depuis qu'il fut marié, voulut que son mignon, comme par auant son mariage faisoit, de belles filles luy fist finance ; laquelle chose il ne voulut faire, car il pensait qu'il luy suffisoit bien d'auoir une femme. Mais ledict chevalier à son premier train le ramena, par le faire tousiours seruir de pastez d'anguilles au disner et au soupper ». Et comme le jeune homme avait fini par se plaindre de cet ordinaire : « Par la mort bien, i'en suis si hourdé (bourré) que plus n'en puis ; il me semble que ie ne voy que pastez », le chevalier lui répondit : « De quoi te plains tu donc, ie te fais « bailler ce que tu aymes. – Ayme ! dit le mignon, il y a maniere ; i'ayme trez bien, voirement, pastez d'anguilles pour une foiz, ou pour deux, ou pour trois, ou de foiz à aultre, et n'est viande que deuant ie preisse ; mais de dire que tous les iours les vouldisse auoir sans manger aultre chose, par Nostre Dame ! non feroye ; il n'est homme qui n'en fust rompu et rebouté. Mon estomac en est si trauaillé que, tantost qu'il les sent, il a assez disné. Pour Dieu ! Monseigneur, commandez qu'on me baille aultre viande pour recouurer mon appétit ; autrement ie suis homme deffaict. – Ha dya, dist Monseigneur, et te semble il que ie ne soye ennuyé, qui veulx que ie me passe (*me contente*) de la chair de ma femme ; tu peux penser, par ma foy, que i'en suis aussi saoul que tu es de pastez, et que aussi volontiers me renouelleroye d'une aultre, iaçoit que point tant ne l'aymasse, que tu feroyes d'aultre viande que point tant n'aymes que pastez. »... Et pour ce point Monseigneur, pour changer voire et Madame espergnier, au pourchaz du mignon passa le temps comme il souloit avecques les belles et bonnes ; et nostre bon mignon fut deliuré de ses pastez et à son premier

mestier ratellé. » Chez la Fontaine, le « mignon » est marié, ce qui rend l'histoire beaucoup plus plaisante, et son infortune, sa double infortune, bien plus comique.

Comparez la LVII^e nouvelle de Malespini : *Conte un signore, per via di alcuni pasticci d'anguille, fece ritornare un suo favorito a riservirlo nelle cose d'amore che egli non vi voleva acconsentire per esserli marito.*

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :

Diversité c'est ma devise.

Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là,
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non.

D'où vient ? en voici la raison :
Diversité c'est ma devise.

Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.

Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :

Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.

Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
À sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;

Dieu nous gard de plus grand-fortune !

Il fit à son maître un sermon.
« Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous : « Je suis sans chrétienne » ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.

Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grâce
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrais,
Et d'une reine ne voudrais.
Mais, puisqu'on ne saurait défaire
Ce qui s'est fait, je voudrais bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien. »

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mit aux repas près du sire

Un pâté d'anguille : ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea ;
Mais quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
« Monsieur, dit-on, nous le commande ;
Tenez-vous-en à ce mets-là.
Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire ?
– M'en voilà soûl, reprit le sire.
Eh quoi ! toujours pâtés au bec.
Pas une anguille de rôtie !

Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec :
Laissez-moi prendre un peu du vôtre.
Pain de par Dieu, ou de par l'autre !
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne ! »

Le maître accourt soudain au bruit ;
Et, prenant sa part du déduit :
« Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,

Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait, qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant !
Mon doux ami, je vous apprend

Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise. »

Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus ?
« J'aime le change. » À la bonne heure !

On vous l'accorde ; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés ;
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. À dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés usant toujours :
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :

J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'âme
Sourde à cette éloquence ; et, dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.

Notre jaloux devint commode ;
Même on dit qu'il suivit la mode

De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer
Il en croqua : femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.

Toutes étoient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

XII

Les lunettes

Ce conte est imité de la LXII^e nouvelle de B. des Périers, que nous transcrivons à l'*Appendice* : « Du ieune garçon qui se nomma Thoinette pour estre receu à une religion de nonnains ; et comment il fit sauter les lunettes de l'abbesse qui le visitoit tout nu. »

Il est aussi dans le chapitre CXLIX du livre II des *Joco-seria* (Marbourg, 1604-1609, in-8°) d'Otho Melander (Schwarzmann), né en 1571, petit-fils de ce Denys Melander qui fut aumônier du landgrave Philippe de Hesse, et le promoteur de la Réforme à Francfort. Othon donne presque toutes ses anecdotes pour historiques, il semble, à l'entendre, que, trop jeune lui-même pour avoir été contemporain de ces faits, il les tient de vieillards qui en ont été témoins ou les ont entendu narrer, peut-être de son grand-père Denys Melander. Nous reproduisons également à l'*Appendice* le récit d'Othon : *De adolescente quodam qui, puellam se mentitus, monialibus quibusdam vitium intulit.*

Comme l'a fait observer M. Moland, le narrateur entoure son conte de circonstances propres à le faire accepter pour authentique. « L'aventure s'est passée, dit-il, dans tel monastère de la Hesse, au temps où le pouvoir de Rome était encore reconnu (il fut aboli dans la Hesse en 1526). La personne qui nous a raconté le méchant tour de ce mauvais sujet est une des religieuses qui était alors dans le couvent, et qui avait assisté à l'affaire. Cette religieuse, après l'abolition du papisme, épousa le pasteur Sebastianus Tylesius ; elle était du petit nombre des sœurs qui avaient échappé aux ruses et aux embûches du séducteur. Toutes les fois qu'elle nous racontait l'histoire, peu s'en fallait qu'elle ne se pâmât de rire. »

Malgré l'intervalle qui sépare la première édition des *Nouvelles recreations* de Bonaventure des Périers (1558) et la première édition des *Joco-seria* de Schwarzmann (1604), « les souvenirs de famille invoqués par le compilateur allemand permettraient de croire, ajoute M. Moland, que son récit nous reporte à la véritable origine de ce conte, qui, dans ce cas, serait venu à des Périers de la même source, c'est-à-dire des caquets de dame Sebastianus Tylesius ou de ses compagnes. Des Périers n'y aurait ajouté de son fonds que les lunettes de l'abbesse. Ainsi l'un des contes les plus scabreux du recueil de la Fontaine pourrait être un fait historique. »

Quoi qu'il en soit, que l'aventure se soit réellement passée dans un monastère de la Hesse, ou ne soit que le rêve d'une imagination licencieuse, d'un esprit satirique et goguenard, il est bien probable, en effet, que la source première de cette histoire est dans la tradition rapportée par Otho Melander : on sait qu'autrefois, et particulièrement à l'époque où la puissance de Rome était ébranlée, dans ces temps voisins de la Réforme où débordaient la malice et la moquerie, les railleries bouffonnes sur les religieuses et les moines disputaient aux facéties des scatologues le privilège de provoquer les risées.

Quant à la plaisante allégorie des deux lacets (vers 53-84), empruntée aux mythes orientaux, et au *Banquet* de Platon (chapitres XIV-XV, fable de l'Androgyne), allégorie qui commence ainsi chez la Fontaine :

Nécessité, mère de stratagème, etc.,

elle est dans *le Moyen de parvenir*, au mot *Annotation*, chapitre XLIII ; dans un prologue de Bruscombille intitulé : *Prologue facecieux des parties naturelles de l'homme et de la femme*, qui se trouve dans les *Fantaisies de Bruscombille, contenant plusieurs discours, paradoxes, harangues et prologues facecieux, faits par le sieur des Lauriers, comédien*, Rouen, 1612, in-8° p. 251 ; dans les *Fantaisies et Dialogues* de Tabarin, fantaisie et dialogue XLV : « Pourquoi les femmes aiment les hommes si passionnément » ; etc.

Voltaire s'est inspiré de notre conte dans son histoire de « sœur Besogne » (tome XI, p. 175), jeune garçon qui s'est déguisé en nonne pour s'introduire dans un couvent de femmes :
... Puis-je au lecteur raconter sans vergogne
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?

Il faut le dire, il faut tout publier :
Ma sœur Besogne était un bachelier
Qui d'un Hercule eut la force en partage
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée.
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie :
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Deidamie...

N'oublions pas non plus de rappeler la scène lascivement grotesque des *Thesmophoriazuses* (les Femmes aux fêtes de Cérès) d'Aristophane, où Mnésiloque, qu'on a déguisé en femme, rasé, épilé, et même flambé par le bas, selon l'usage oriental, passe à l'inspection, devant l'assemblée des femmes où il s'est introduit pour les espionner ; il voudrait bien se soustraire à cette visite ; il simule un besoin pressant ; mais on le suit, on l'entoure, on le harcèle de questions, on finit par le dépouiller de ses vêtements. Il se récrie : « Quoi ! vous mettez toute nue une mère de neuf enfants ? – Impudent, ôte vite ce corset... Certes voilà une solide gaillarde, mais elle n'a pas de tetons comme nous. – C'est que je suis stérile, je n'ai jamais eu d'enfants. – Oui-da ? Tout à l'heure tu en avais neuf... Tiens-toi droit ! Pourquoi essayes-tu de dissimuler quelque chose ?... Voyez : il n'y a pas à s'y tromper !... Où est-ce passé maintenant ?... En avant... Mais non... Ah ! en arrière à présent... Mais c'est un va-et-vient, l'ami, plus que sur l'isthme de Corinthe... »

Parny s'est souvenu du conte des *Lunettes* dans sa *Guerre des Dieux*, fin du chant II ; et Favart, dans son opéra-comique en un acte, *les Nymphes de Diane*, représenté pour la première fois, à la foire Saint-Laurent, le 22 septembre 1785 (in-8°, s. l.n. d.) : un amant déguisé se glisse parmi les nymphes. Comme sa présence est soupçonnée, la vieille Gangan leur fait subir toutes un examen (scène V) :

Nous nous rangeons sous ses yeux,
Surprises, muettes :
À cet air audacieux
Que n'ont jamais les fillettes,
Elle reconnoit l'amant,
Culbute d'étonnement
Et casse ses lunettes.

C'est un satyre dans cette pièce (scène IX), qui joue le rôle du meunier du conte, et se fait attacher à la place de l'amant, en promettant, comme le meunier, des merveilles.

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi ? guimpe, et puis guimpe sans cesse ;
Bref, toujours guimpe et guimpe sous la presse.

C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen ? c'est un fait
Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourrait soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes :
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

Or apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien ; Agnès en profita.
Las ! quel profit ? j'eusse mieux fait de dire

Qu'à sœur Agnès malheur en arriva :
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressemblent comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :
« D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même. »
La prieure est en un courroux extrême :
« Avoir ainsi souillé cette maison ! »
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
« Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
– Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis

N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas. »
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille ;
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit... « eh bien ? » lui fit en ce moment

Lier... « et quoi ? » Foin ! je suis court moi-même ;
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ?
Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit

Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout ;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mère,
Dame Nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.

L'homme, au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la Nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.

Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains

Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges

Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde ;
Car celui-ci ne les lui montre pas.

La prieure a sur son nez, des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.

Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière.

Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
À certain arbre en leur cour l'attachèrent,

Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,

Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
À l'arsenal où sont les disciplines,
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables,

Bref, que le sort, ami du marjolet,
Écarte ainsi toutes les détestables,
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles.

« Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
Le plaisant saint ! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs ? dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaisoit-elle ? étoit-elle jolie ?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,

Plus je regarde et mire ta personne,
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne. »
L'autre répond : « Hélas ! c'est le rebours ;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :
Voilà mon mal. Dieu me doint patience !
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi ! »

Le meunier rit, et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit : « Idiot !
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre hère
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire ?
Notre curé ne seroit pas si sot.

Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place ;
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi ;
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs ; toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt,

L'autre deux fois ne se le fait redire ;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets : procession de verges,

Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau ! dit-il, Mesdames,
Vous vous trompez, considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi : vous verrez des merveilles ;
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vaud rien du tout.
– Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire ?
S'écria lors une de nos sans dents ;
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?
Tant pis pour toi, tu payras pour le sire :
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.

Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire. »
À ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
« Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû. »

Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.

Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

XIII

Le cuvier

Ce conte est dans *l'Âne d'or* ou *la Métamorphose* d'Apulée, vers le commencement du livre IX, tel à peu près que nous le lisons chez la Fontaine. Morlini reproduit le récit d'Apulée dans sa XXXV^e nouvelle : *De Adultero qui uxorem, in præsentia viri in dolio permanentis, retromarte delibabat.*

Il est aussi dans la II^e de la VII^e journée de Boccace ; *Peronnella mette un suo amante in un doglio ; tornando il marito a casa, ilquale havendo il marito venduto, ella dice che venduto l'ha ad uno che dentro v' è a vedere se saldo gli pare, Ilquale saltatone fuori, il fa radere al marito, et poi portarsenelo a casa sua,*

« Peronnelle cacha ung sien amy par amour en ung grant vaisseau de terre ; et, voyant retourner son mary au logis qui disoit l'auoir vendu, elle luy dit qu'elle l'auoit aussi vendu à ung homme qui estoit dedans pour veoir s'il estoit entier : parquoy, aprez qu'il en fut sorty, ilz le feirent rascler au mary, et puis l'amy l'emporta en sa maison. »

On peut rapprocher *l'Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne, chapitre XV, où l'anecdote est narrée en trois lignes : « On conte aussi d'une qui fit entrer son amy en ung tonneau quand elle sentit venir son mary ; et fit semblant que c'estoit ung homme qui estoit venu pour l'acheter, et le vouloit veoir dedans » ; *les Delices* de Verboquet le généreux, p. 83 ; un fabliau du treizième siècle qui a également pour titre : *le Cuvier* (Barbazan-Méon, tome III, p. 91 ; Legrand d'Aussy, tome III, p. 135 ; Montaiglon, tome I, p. 126), et qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne comédie du même nom. Dans ce fabliau, l'histoire n'est pas tout à fait semblable à la nôtre. Au moment où l'époux rentre chez lui, accompagné de quatre autres marchands, l'amant se cache sous le cuvier. L'époux veut

dîner avec ses hôtes sur le fond de ce cuvier qui est renversé sur le jeune « clerc », et qui peut fort bien servir de table. Mais voici qu'au même instant une voisine qui l'a prêté l'envoie réclamer ; la femme répond qu'elle en a un pressant besoin, qu'elle le lui rendra un peu plus tard. La voisine complaisante, soupçonnant l'aventure, fait crier dans la rue par un « ribaud » : « Au feu ! Au feu ! » Le mari et ses convives sortent pour aller voir ce qui se passe ; et pendant ce temps le clerc s'échappe. Les marchands rentrent bientôt, et attribuent à l'ivresse du ribaud les cris qu'ils ont entendus.

Le Cuvier a inspiré trois opéras-comiques en un acte, tirés du même livret, *le Tonnelier* : le premier par Audinot, paroles et musique, représenté à la foire Saint-Laurent le 28 septembre 1761, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome III, p. 287 ; le second, musique de Gossec, donné à la Comédie italienne le 16 mars 1765 ; le troisième, musique de Nicolo, joué sur le théâtre de Livourne en 1799.

Soyez amant, vous serez inventif ;
Tour ni détour, ruse ni stratagème,
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif

Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention ;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom),
Un tonnelier et sa femme Nanon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,

Y conduisant un de ses bons amis,
C'est Cocuage ; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie,

Se trouvant bien dans toute hôtellerie ;
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne ;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point ;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant ;
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.

Tout en entrant l'époux dit : « J'ai vendu
Notre cuvier. – Combien ? dit madame Anne.
– Quinze beaux francs. – Va ; tu n'es qu'un gros
Reparti-t-elle, et je t'ai d'un écu âne,
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,

Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme :
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie ;
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu : le galant a bon foie ;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié ! – Doucement, notre épouse,
Dît le bon homme. Or sus, Monsieur, sortez :
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse ;

Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau. »

Le galant sort ; l'époux entre en sa place,
Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau

Rendre visite, imposant un ouvrage
À nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentait l'aise ;

Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XIV

La chose impossible

Peut-être la Fontaine a-t-il pris l'idée, sinon le sujet, de ce conte dans ce passage du *Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou histoire des ordres militaires des roys et princes de la chrestienté*, etc., par André Favyn (Paris, 1620, 2 vol. in-4°) :

« Ledit duc Philippe, gouvernant avec beaucoup de privauté une dame de Bruges douée d'une exquise beauté, et entrant du matin en sa chambre, trouva sur sa toilette de la toison de son pays d'embas (*sic*), dont cette dame mal soigneuse donna sujet de rire aux gentilshommes suivants dudit duc qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel s'étoit moqué de telle toison, qui n'auroit pas l'honneur de porter un collier d'un ordre de la Toison qu'il désignoit d'établir pour l'amour de sa dame » (tome II, p. 944, à l'article intitulé : *Institution de l'ordre de la Toison d'or, nombre de chapitres et chevaliers d'iceluy*).

Du reste l'anecdote était très connue. Comparez cet extrait d'une lettre de M. de Tessé à M. de Barbezieux, datée de Turin, le 14 août 1696 : « M. de Mansfeld porte une perruque blonde, mais blonde et frisottée, que celui qui fonda l'ordre de la Toison d'or, en commémoration de ce qu'il trouva, ne rencontra rien de si crépé ni de si blond. Il est pourtant sexagénaire. » (Appendice du tome III de Saint-Simon, 1882, p. 438.)

Selon une autre version, plus décente, ce serait aux cheveux d'une de ses favorites que Philippe aurait emprunté l'idée de cet ordre, cheveux qui brillaient d'un vif éclat au milieu de ceux de ses nombreuses maîtresses dont il avait fait des lacs d'amour, mèches d'un roux étincelant qui attiraient tous les regards.

Voyez enfin dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1882, p. 487, un article de M. Montégut sur Charles Nodier, où est rapportée une historiette que M. Montégut aurait entendu conter dans son enfance. Cette historiette n'est autre

chose que le sujet de notre conte, légèrement voilé, il est vrai : la jeune servante d'un curé trouve sur la table de son maître un livre de magie. Elle en lit à haute voix un passage qui, précisément, est une formule d'évocation. Le diable lui apparaît aussitôt, et lui demande ce qu'elle veut. Sans se troubler, la jeune fille s'arrache un cheveu tout frisé, mêlé, et retors, et le tend au malin en lui ordonnant de le faire tenir droit. En vain celui-ci s'efforce ; il passe, il mouille, il repasse, n'arrive à rien, et finalement s'enfuit, en laissant dans la maison une puante odeur de soufre.

Un démon plus noir que malin
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pacte de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
« Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable

Quand il a fait ce plaisir-là,
À tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même ; et puis sur la même heure,
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement ;
Toujours ainsi, sans nul retardement :
Sinon ni ton corps ni ton âme
N'appartiendront plus à ta dame ;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.

Le galant s'accorde à cela :
Commander, étoit-ce un mystère ?
Obéir est bien autre affaire.
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement,
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles,

Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête ;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête :

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome ;
Le diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose malaisée.

L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
« Quoi ! ce n'est que cela ? lui repartit la dame ;
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez.
Ce que je tiens, et lui direz :
« Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées

« Qu'il devienne tout plat. » Lors elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie ;

Illustre et noble confrérie,
Moins pleine d'hommes que de dieux.
L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours :
Va-t'en y travailler et cours. »

L'esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse,
Taché de l'aplatir à grands coups de marteau,
Fait séjourner au fond de l'eau,
Sans que la ligne fût d'un seul point étendue.
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fit,

C'étoit temps et peine perdue :

Il ne put mettre à la raison

La toison.

Elle se révoltait contre le vent, la pluie,

La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit,

Moins l'annelure se lâchoit.

« Qu'est-ce ci ? disoit-il ; je ne vis de ma vie

Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin

Qui n'y perdit tout son latin. »

Messire diable un beau matin

S'en va trouver son homme, et lui dit : « Je te laisse.

Apprends-moi seulement ce que c'est que cela ;

Je te le rends ; tiens, le voilà.

Je suis *victus*, je le confesse.

– Notre ami Monsieur le laiton,

Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;

Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon

Vous aurait taillé de l'ouvrage. »

XV

Le magnifique

Ce conte est emprunté à la V^e nouvelle de la III^e journée de Boccace, dont voici le sommaire :

Il Zima dona a messer Francesco Vergellesi un suo palafreno, et per quello con licenza di lui parla alla sua donna, et ella tacendo, egli in persona di lei si risponde, et secondo la sua risposta poi l'effetto segue.

« Le magnifique Richard donna un cheual à messire François Vergelesy, au moyen de quoy il parla par son congé à sa femme, et elle ne respondit aulcune chose ; mais luy respondit à soy mesme pour elle ; et selon sa responce l'effect s'en ensuiuit aprez. »

C'est aussi le sujet de la nouvelle LXXV du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* :

« D'ung ieune galant qui donna un beau cheual à un homme pour parler à sa femme dont il estoit amoureux ; mais à la fin il iouit de ses amours. »

Rapprochez un conte transcrit par Hagen (tome I, p. 277-311) : *der Schüler zu Paris*, « l'Étudiant à Paris », et le XXX^e du *Novellino* de Masuccio, qui ont quelque analogie.

M. Landau (p. 86 et 303) a indiqué, comme source probable du récit de Boccace, l'histoire du Roi, de sa Femme, et du Sénéchal, dans le *Roman des sept sages*. Elle n'a, selon nous, aucun rapport.

Plusieurs pièces de théâtre ont été inspirées par cette anecdote : *le Magnifique*, comédie en deux actes, en prose, par Houdart de la Motte, jouée au Théâtre-Français le 11 mai 1731 (Paris, 1750, in-12), et qui formait avec *le Talisman* et *Richard Minutolo*, déjà donnés en 1704 et 1705 (voyez notre tome IV, p. 64 et 238), un spectacle entremêlé d'intermèdes et de divertissements de musique et de danse, sous le titre général

de *l'Italie galante, ou les Contes*, dans le genre des *Plaisirs de l'Île enchantée*, du *Ballet des Muses* ou du *Ballet des ballets*. « Les contes sont si bien déguisés ici, dit le comédien » à une dame et à sa nièce, dans le Prologue, qu'ils deviennent des comédies purement galantes et même morales » (tome VIII des *Œuvres*, Paris, 1764, p. 101). *Le Magnifique* seul réussit et resta au théâtre.

Sedaine composa sur le même sujet une comédie ou plutôt une sorte d'opéra-comique en trois actes, en prose et en vers, musique de Grétry, représenté à Versailles le 19 mars 1773, puis au Théâtre-Italien, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome II, p. 151.

Citons aussi un opéra-comique en un acte, portant le même titre, paroles de Jules Barbier, musique de J. Philippot, donné au théâtre de l'Opéra-Comique le 4 mai 1879.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.

Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le liait ; le magot
À grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avoient par toute terre

Déclaré tel ; propre, bien fait, bien, mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.

Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le désir ;
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.

Aldobrandin étoit de cette dame

Bail et mari : pourquoi bail ? Ce mot-là
Ne me plaît point ; c'est mal dit que cela,
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne bailloit ;
Trop bien cet homme à la garder veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
À l'intérêt, aimoit fort les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre
(Car c'est toujours une même chanson).
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :

Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entrouïr la voix de sa maîtresse :
Il ne fut onc semblable forteresse ;

Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.

Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit :
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa :
« Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. » Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,

Reprit : « Eh bien, faisons mieux : ne troquez ;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame :
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme :
Je vous demande un quart d'heure sans plus. »
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
« J'en suis d'avis ! je livrerai ma femme !
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
– Quoi ? vous présent. – Moi présent. – Et quel mal,
Encore un coup, peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ? »
Aldobrandin commence d'y rêver ;
Et raisonnant en soi : « Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent ?

C'est marché sûr ; il est fol ; à son dam.
Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
À ma moitié de répondre au galant.

Sus, dit l'époux, j'y consens. – La distance
De vous à nous, poursuit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. » Il y consent encore ;
Puis va quérir sa femme en ce moment.

Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale

Un long narré mais vient d'abord au fait.
« Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent désir
Tout le menu ; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,

Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! Qu'est-ce là ?
Renvoyez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité, mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois ; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché ; mais j'y sais un secret ;

Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence :
J'y lis ceci : « Ne croyez pas, Monsieur,
« Que la nature ait composé mon cœur
« De marbre dur. Vos fréquentes passades,
« Joutes, tournois, devises, sérénades,

« M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci ?...
– Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci

Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée ;
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné : la rue est trop publique.

Ne craignez rien. – Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime, et que je vous sais gré
De ce dessein ! Venez, je descendrai.
– C'est vous qui parle. Eh ! plut au Ciel, Madame,

Qu'on vous osât embrasser les genoux !...
– Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
« Ne craindra point les regards d'un jaloux. »

L'amant la quitte, et feint d'être en courroux ;
Puis, tout grondant : « Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ! je n'entendois cela.
Autant vaudrait n'être avec personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre, sur ma parole.
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.

Or sus, j'en tiens, ce m'est une leçon ;
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix. »
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendrait à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout :
Nous y savons encor quelque rubrique ;
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.

Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs. »

Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long ; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La dame étoit jeune, fringante et belle,

L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :

Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.

Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée !
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.

J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

XVI

Le tableau

Cette nouvelle est imitée de l'Arétin, *Ragionamenti*, déjà cités, I^{re} partie, I^{re} journée, *ne la quale la Nanna in Roma sotto una ficaia racconta a l'Antonia, la vita de le monache*. Après un certain nombre d'aventures dont cette Nanna a surpris le secret dans le cloître, vrai repaire de vices, sentine d'impuretés, où elle avait fait profession avant d'être mariée, puis femme galante, puis courtière d'amour, aventures qu'elle raconte, avec les siennes, à son amie Antonia, elle arrive à cette qui fait le sujet de cette historiette, et s'exprime de la sorte :

Scoprii a lato a la stanza de le predette una camerina imbossolata a la cortigiana, molto leggiadra, ne la quale erano due suore divine. Et haveano apparecchiato un tavolino in su le gratie, e postovi suso una tovaglia, che pareva di damasco bianco, e sapca piu di spigo che di zibetta gli animali che le fanno, vi acconciarono tovaglini, piatti, coltelli e forchette per tre persone, si pulitamente, che non te lo potrei dire ; e tratto fuori d'un panieretto molte varieta di fiori, andavano ricamando con gran diligenza la tavola. Una de le suore havea nel mezzo di quella composto un festoncello tutto di frond' di lauro, e spartovi dove meglio campeggiavano alcune rose bianche e vermiglis, e di fior rancio dipinte le fasce, che legavano il festone, le quali per le spatio de la tavola si distendevano, e dentro del festone co fiori di borrana scritto il nome del vicario del vescovo... (C'est lui qu'on attend. L'autre sœur dessine d'autres lacs d'amour, complaisamment décrits. Suivent les minutieux apprêts du festin.)

ANTONIA. *Veramente la diligenza usata ne le imbellettare il tavolino, nonvolea essere opra, se non di suore, le quali gittano il tempo dietro al tempo.*

NANNA. *Stando a sedere, ecco che scroccano le tre hore, onde disse la piu galluta : « Il vicario è piu lungo che la messa di Natale. »* (L'autre sœur l'excuse, puis toutes deux s'impatientent...) *Tutte due dissero di lui quello che dice maestro Pasquino de cardinali ; e gaglioffo, e porco, e poltrone era il nome dal di de le feste...* (Elles se disposent, dans leur colère, à jeter le repas par la fenêtre, lorsque l'on frappe à la porte.) *El in cotale scompiglio il mulattiere* (qui devait porter ce jour-là du bois dans une cellule voisine) *falli la porta che gli mostro colei, che gli pose il fascio in su le spalle, et entrato dove era aspettato il Messere, ivi le asino lascio andar giu le legne... Che rallegrate per la non aspettata ventura del mulattiere... gli fecero un accoglienza da re... Il mulattiere era d'un venti anni o circa, sbarbato, paffuto, con la fronte come il fondo d'un stajo, con duo lombi badiali, grandone, biancone, un certo cacapensieri, un cotale guardafeste, troppo buono per il proposito loro.* (Elles le font manger, il dévore...)

E mentre questa tenea il bacchettone in mano, quella scanso la tavoletta ; onde la sua sotia recatosi il bambolino fra le gambe, si lascio tutta sul flauto del mulattiere, che sedea ; e spingendo con quella discretione, che si spinge l'un l'altro sul ponte (sur le pont Saint-Ange), *data la beneditione, cade la sede, il mulattiere et ella... L'altra suora, che biasciva come una mula vecchia, perche il bambolino che non havea nulla in testa non infreddasse, lo incapello col verbi gratia ; tal che la compagna dischioduta venne in tanta collera che la prese per la gola...* (Une bataille acharnée termine la scène, puis les deux nonnes, restées seules, s'abandonnent à une sorte de frénésie érotique.)

Comparez la XCII^e des *Cent Nouvelles nouvelles*, qui a quelque rapport avec notre conte, et dont voici le sommaire : « D'une bourgeoise mariée qui estoit amoureuse d'un chanoine, laquelle, pour plus couuertement aller chez ledict chanoine, s'acointa d'une sienne voisine ; et de la noyse et débat qui entre elles sourdit pour l'amour du mestier dont elles estoient. »

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux ;
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants, et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes

Des Agnès même les plus sottes :
Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,

Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
À ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement et s'exprime avec grâce
Fait tout passer, car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé ;
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant ;
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
« Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons ? »
Je réponds à cela : « Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient fripons. »

Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,

Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc ; seulement par bonté,
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busqué sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venons à la peinture :
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
Un monastère ;
Vénus en fit un séminaire :
Il étoit de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs,
Et docteurs,

Et bacheliers surtout. Un de ce dernier ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.
Propre, toujours rase, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant
C'est que deux des nonnains alternativement
En tiraient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de novice
Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize ;

Âge propre à soutenir thèse,
Thèse d'amour : le bachelier
Leur avoit rendu familier

Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;
Et, pour rendre complet le divertissement, ;
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,

Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal ;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce ;
Tout passa par ses mains, et le vin, et la glace,
Et les carafes de cristal ;
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières Excellences

Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable ;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté : tout charmoit, tout étoit fait au tour ;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela, que voit peu l'œil du jour,

Si celui du galant ne l'appelle au mystère,
À ces sœurs l'enfant de Cythère

Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles
Imputaient son retardement
À quelques amitiés nouvelles,

« Qui peut le retenir ? disoit l'une ; est-ce amour ?
Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
– Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre ; il aura son tour, »

Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire
Certain fardeau peu nécessaire :
Ce n'étoit qu'un prétexte ; et, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.

Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très court esprit,
À la cellule se méprit :
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre ; on est surpris. On le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :
« Servons-nous de ce maître sot ;
Il vaut bien l'autre ; que t'en semble ? »

La professe ajouta : « C'est très bien avisé.
Qu'attendions-nous ici ? Qu'il nous fût débité
De beaux discours ? Non, non, ni rien qui leur ressemble.

Ce pitaud doit valoir, pour le point souhaité,
Bachelier et docteur ensemble.

Elle en jugeoit très bien : la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
Faisoient de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope : il ne songeoit à rien,
Mais il buvoit et mangeoit bien ;
Et, si Xantus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire.

Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point ;
Dieu des vers, ne me quitte point :
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude et de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?

Il me semble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : « Tout beau ! ces matières
À fond ne s'examinent guères. »
J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon ;
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies ;

Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. À terre on vit bientôt
Le galant cathédral. Ou soit par le défaut
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune :
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit,
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;
Mais celle-ci n'est pas personne
À céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous :
Thérèse en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. « Qu'elle ait ! » C'est bien répondre.
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien ;
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérèse est mal contente, et gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,

Lorsque Paris à Ménélas
Ôta la merveille du monde.
Qu'un pitaud faisant naître un aussi grand procès
Tînt ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien : troublez nonne en sa joie,

Vous verrez la guerre de Troie.
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse.
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace.
Cette armure a beaucoup de grâce.
Belles, vous m'entendez ; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables !
Les cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma description.
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles ;
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet
Sœur Thérèse la détrônée :
Elle eut son tour ; notre Mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là :
Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea ;

Ce fut l'intermède et la pause
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi ?

Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler :
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise ;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**